



HAL
open science

Course à la mort ou quête de respectabilité: le bājge en Asie centrale

Carole Ferret

► **To cite this version:**

Carole Ferret. Course à la mort ou quête de respectabilité: le bājge en Asie centrale. *Ethnozootechnie*, 2008, 82, p. 129-148. hal-02076810

HAL Id: hal-02076810

<https://hal.science/hal-02076810v1>

Submitted on 22 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COURSE À LA MORT OU QUÊTE DE RESPECTABILITÉ : LE *BÄJGE* EN ASIE CENTRALE

Carole FERRET*

Résumé : A partir de sources écrites et d'enquêtes de terrain menées dans trois républiques d'Asie centrale (Kazakhstan, Kirghizstan et Nord du Turkménistan), l'article analyse les courses hippiques de longue distance ayant lieu dans ces sociétés d'élevage extensif du cheval, en présentant les différents types de courses et leur déroulement depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, ainsi que l'évolution de leurs significations rituelle et sociale. Il approfondit l'étude de leurs liens avec les rites funéraires en émettant une hypothèse inédite sur l'origine des courses. Et il montre que la coexistence actuelle de deux formes de compétition, l'une internationale, occidentale et classique, l'autre nationale, orientale et populaire, manifeste la rencontre de deux tendances contradictoires : un repli sur soi accompagné d'une héroïsation du passé et une ouverture à la mondialisation.

Introduction

De nombreux reportages ont popularisé les courses de chevaux du *Naadam* en Mongolie. Mais on ignore généralement que des compétitions similaires ont lieu au Kazakhstan, au Kirghizstan et dans le Nord du Turkménistan, et qu'elles jouissent également des faveurs d'un large public. Les variations que connaissent les pratiques équestres en Asie centrale ne correspondent pas nécessairement aux frontières des républiques. Kazakhs et Kirghizes utilisent les chevaux de manière sensiblement identique. Au Turkménistan, les divisions tribales ont donné naissance à plusieurs types de chevaux dont les emplois

diffèrent : les courses iomoutes sont proches des compétitions kazakhes, tandis que les courses de courte distance pratiquées par les Tékés participent d'un autre système.

A partir de sources écrites et d'enquêtes de terrain menées dans les trois républiques, j'examinerai les courses de longue distance ayant lieu dans des sociétés d'élevage extensif du cheval, en présentant les différents types de courses et leur déroulement depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, ainsi que l'évolution de leurs significations rituelle et sociale.

Les acteurs et les enjeux de la compétition

Les courses de chevaux traditionnelles sont communément appelées kaz. *bäjge*, kir. *bajge*¹ ou bien kaz. *šabyš*, kir. *čabyš* et turkm. *čapyšyk* (issu du verbe kaz. *šap-*, kir. *čap-* "galoper") ou encore kaz. *žaryš*, kir. *žaryš*, qui signifie aussi "compétition". Une hypothèse quant à l'étymologie du mot *bäjge* le relie à un des sens du kha. *paj* : "festin", "festivité"².

En effet, les *bäjge* prennent place dans des fêtes souvent grandioses. Le public est abondant : 40 000 personnes, kirghizes, kazakhes et russes assistent à une course en 1912³. Les concurrents sont nombreux : jusqu'à 300 dans une même épreuve⁴. Les prix, généralement décernés aux neuf premiers⁵, ou répartis par lots de neuf objets ou têtes de bétail (kaz. *toğyz*), sont substantiels : parfois des troupeaux entiers des différentes espèces (jusqu'à un millier de moutons, une centaine de chevaux pour le premier arrivé), ainsi que tapis, vêtements, fourrures, armes, ... ou encore de l'argent ; autrefois, on offrait même des esclaves⁶.

* Docteur en anthropologie sociale et ethnologie, chercheur affilié au Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France - EHESS - CNRS), Paris, caroleferret@wanadoo.fr

1 Les sources russes écrivent *bajga* [prononcer *baïga*]. Hormis les ethnonymes, écrits en transcription francisée, les caractères cyrilliques sont translittérés suivant la norme NF ISO 9 de juin 1995. Pour les langues, les abréviations utilisées sont kaz. : kazakh ; kir. : kirghize ; turkm. : turkmène ; kha. : khakasse ; fr. : français ; ang. : anglais.

2 Sur l'étymologie du mot *bajge* – diversement interprétée par È. V. Sevortân et M. Räsänen – et des différents noms kirghizes des courses, cf. Abduvaliev 1984, 3-7. Son lien avec *baj* "riche" et "sacré" notamment, n'est pas établi. Une autre hypothèse, non confirmée, le rapporte au rus. *bega* "courses" (Divaev 1898, 185).

3 Dmitriev 1914, 3.

4 Simakov 1984, 81.

5 Grodekov (1889, 254) précise qu'il y a sept récompenses pour une vingtaine de participants et vingt à trente pour 200 à 300 participants. Simakov (1984, 83), cite le cas de prix décernés aux 25 premiers concurrents, inflation qu'il interprète comme une perte des traditions – suivant lesquelles ce nombre devait être égal à 9.

6 Levšin 1840 [1832], 369 ; Vogak 1873, 92 ; Dobrosmyslov 1895, 122-123 ; Levanevskij 1895, 92.

Mais on y distribue surtout des têtes de bétail, les plus prisés étant les chameaux, suivis par les chevaux puis les moutons, tandis que les bovins, moins appréciés des nomades, ne sont donnés que faute de mieux⁷. La valeur de certains prix atteint des sommets phénoménaux : 1 000 roubles, 200 chevaux, 9 chameaux et 9 loutres remportés par le cheval Taj Kaška le 25 août 1885, lors d'une course de 50 verstes où rivalisèrent des Kirghizes de Karakol et des Kazakhs de Džarkent⁸. La valeur du premier prix est environ dix fois supérieure à celle du dernier⁹, parfois bien davantage.

« Chez les gens d'une grande fortune on donne parfois au premier jusqu'à cent chevaux ou quelques esclaves, des chameaux, des cottes de mailles, des robes, des centaines de brebis, mais le dernier n'a souvent qu'une chèvre »¹⁰.

Les prix sont eux-mêmes appelés kaz. *bäjge*, kir. *bajge* – ou, autrefois, kaz. *olža*, kir. *olžo*, comme les prises de chasse, les trophées ou les butins de guerre. Ils reviennent pour leur majeure partie aux propriétaires des chevaux vainqueurs, mais tout membre du clan peut en réclamer une part, selon un principe qui régit la distribution des butins en général¹¹. L'entraîneur, en revanche, ne perçoit pas habituellement de rétribution pour son travail et ne reçoit que très rarement une part du prix remporté¹².

L'importance de l'enjeu amène à vouloir connaître et influencer les résultats des courses à l'avance. On interroge les connaisseurs (kaz. *synšy*, kir. *synčy*), maîtres dans l'art de distinguer les qualités des coursiers et de prédire l'ordre d'arrivée. Parmi les Kazakhs émigrés en Chine, lors de la famine des années 1930 qui suivit la collectivisation, un certain Berikbol pouvait prédire avec exactitude l'ordre d'arrivée des neuf premiers sur une centaine de chevaux¹³. Les vrais *synšy* sont rares : en 1871, leur nombre est évalué à une dizaine dans la Horde intérieure¹⁴. Certains informateurs, qui rapprochent les *synšy* des chamanes, imputent leurs dons de prédicateurs à l'influence des esprits¹⁵. Néanmoins, il est rare que l'origine de leur talent soit explicitement conçue comme surnaturelle. Quoiqu'il en soit, le savoir des *synšy* ne se base pas sur des connaissances théoriques ni sur un savoir-faire pratique (ils n'entraînent pas eux-mêmes), mais il émane d'une connaissance pratique, d'un sens critique qui leur est attribué en propre. Leur nom, qui désigne également le critique littéraire, vient du verbe kaz. *synau* "mettre à l'épreuve, tester, critiquer".

Les entraîneurs, eux, sont nommés différemment suivant les régions : *atbegi* dans le Centre et l'Est du Kazakhstan, *at sejne* ou *sejne* dans l'Ouest, *bapker* au Sud, *sejs* à Turgaj (*atsejis*)¹⁶, *saâpker* au Kirghizstan. Leur rôle est primordial, car la course sur longue distance représente une véritable épreuve pour le cavalier et sa monture. Les chevaux doivent avoir subi un entraînement spécifique dont l'absence ou l'insuffisance peut être fatale. La date des courses importantes est annoncée un à deux mois à l'avance¹⁷ afin de permettre cette préparation. L'art de l'entraîneur consiste à savoir doser nourriture, abreuvement, travail et repos en fonction des caractéristiques de chaque cheval. En Asie centrale, l'entraînement se compose d'une alternance de phases d'engraissement et d'amaigrissement. Il se conçoit comme un processus d'assèchement de l'animal, phénomène dont les progrès se manifestent par l'évolution de la sudation et qui se base sur un jeu subtil du chaud et du froid, du sec et de l'humide¹⁸.



Séance d'entraînement au Kirghizstan.
L'un des trois chevaux est vêtu d'une couverture pour activer la sudation¹⁹

7 Simakov 1977, 82.

8 Sorokin 1886, 648. Une verste = 1,067 kilomètre.

9 Grodekov 1889, 254.

10 Levšin 1840 [1832], 369-370.

11 Dmitriev (1914, 10-11) précise que 10 à 20 % du prix sont donnés à une personne éminente, 10 % au trésorier de la course, pour alimenter le fonds de l'épreuve. Le propriétaire reçoit le reste, qu'il partage ensuite avec ses apparentés, si bien qu'il ne lui reste parfois plus rien.

12 Dobrosmyslov 1895, 128.

13 Musilim Abikov, entretien du 19.7.94 à Uš-Biik, Žarminskij rajon, Semipalatinskaja oblast', Kazakhstan.

14 Babadžanov 1871, 69. Les Kazakhs se divisent en trois hordes (*žüz*) : la "grande horde" ou "horde aînée" (*üly žüz*) dans le Sud-Est ; la "horde moyenne" (*orta žüz*) dans le centre ; la "petite horde" ou "horde cadette" (*kiši žüz*) dans le Nord-Ouest et l'Ouest. En outre, la horde de Bökej (rus. Bukej), appelée Horde intérieure à partir de 1845, a été formée au début du XIX^e siècle, après qu'un groupe de Kazakhs de la Petite horde a migré sur un territoire situé entre l'Oural et la Volga. Elle comptait une population de 213 146 personnes d'après le recensement de 1897.

15 Simakov 1977, 83.

16 Syzdykova & Husain 2002, 81, 82, 711, 122 ; Dobrosmyslov 1895, 128 ; entretiens avec Ahmet Toktabaev en 1995 et Gabit Kuralbaev à Šien, Žambylskij rajon, Almatynskaâ oblast', Kazakhstan. En Iran, les entraîneurs turkmènes sont également appelés *séis* (cf. portrait de l'un d'entre eux brossé par Bures 1992, 21, 54 et *passim*).

17 Barmincev 1958, 54.

18 A propos des techniques d'entraînement, voir Kaller 1885 ; Ferret & Toktabaev, à paraître ; et pour leur interprétation, Ferret 2004.

19 Photographie prise par l'auteur en juillet 1994 à Ėmgekčil, arrondissement Tàn'-Šan, région de Naryn, Kirghizstan.

Les courses se déroulent généralement sur une vingtaine à une quarantaine de kilomètres, selon l'âge du cheval. Des chevaux des deux sexes, entiers ou castrés, participent aux courses et concourent ensemble²⁰, bien que, dans l'usage courant, Kazakhs et Kirghizes utilisent seulement des hongres comme chevaux de selle. La réalité contredit parfois le proverbe sexiste : kaz. *bajtal šauyp bājge almas* « une jument ne remportera pas de prix au *bājge* ». Une certaine discrimination demeure, puisque le sexe d'une pouliche est quelquefois invoqué pour justifier la non-attribution d'un prix mérité. Les juments courent seulement tant qu'elles n'ont pas mis bas²¹. En Asie centrale, les courses ne semblent pas avoir été conçues pour servir à la sélection des reproducteurs comme ce fut le cas en Europe²². Il n'en demeure pas moins qu'aujourd'hui, certaines juments sont engagées dans des épreuves pour évaluer leur qualité sportive avant de servir à la reproduction²³.

Les cavaliers sont des enfants, le plus souvent des garçons, vêtus très légèrement, de couleurs vives ou claires, un fou-

20 Žanbek Alybekov, entretien du 5.10.94 au haras de Lugovoe, Žambyls'kaâ oblast', Kazakhstan.

21 Mëlis Alybekov, entretien des 15 et 16.6.94 à Tamgaly, Žambylskij rajon, Almatynskaâ oblast', Kazakhstan.

22 Les fr. *race* et angl. *race* ne sont pas que des faux amis, si l'on considère l'équation "cheval de race = cheval de course" (cf. Blomac 1991, 100).

23 Modagali Yrysov, entretien du 8.7.94 à Kegen, Raimbeksij rajon, Almatynskaâ oblast'.

lard noué sur la tête²⁴. Ces jeunes jockeys n'ont qu'une dizaine d'années : 6 à 10 ans²⁵ ou 8 à 12 ans²⁶. Certains témoins relèvent la présence de filles parmi eux²⁷, mais elles sont rares.

Le nom des champions, des entraîneurs habiles et des connaisseurs avisés reste longtemps dans les mémoires : Šergazy et son coursier Ker-kaška²⁸; Aukatym, qui domina le monde des courses de la horde de Bökej dans les années 1860 et 1870; le sultan Abilgazy qui, chez le khan Džanger, sauva du couteau du boucher un poulain isabelle aux yeux vairons qui fut par la suite vaincu en course²⁹. Des animaux d'aspect piteux, acquis à bon marché, devinrent de célèbres coursiers. D'autres, à l'inverse, virent leurs qualités reconnues dès leur plus jeune âge, furent constamment choyés et jalousement gardés, tel Taj kaška qui fut acheté 1 000 roubles encore poulain³⁰. Ainsi naquirent des légendes semblables aux belles histoires de révélations qui se racontent chez nous, parmi les cracks du trot comme Ourasi³¹.

24 Kolosovskij 1910, 117, 113; Levšin 1840 [1832], 369; Vul'fson 1913, 55.

25 Radloff 1989 [1893], 317.

26 Levanovskij 1895, 92.

27 Dmitriev 1914, 10; Sorokin 1886, 646.

28 Akmoldoeva 1983, 177.

29 Babadžanov 1871, 70.

30 Sorokin 1886, 648. A la fin du XIX^e siècle, le prix d'un cheval ordinaire est de 30-50 roubles dans la région; 150-300 roubles pour un coursier.

31 Digard (2001) note qu'en France, dans le monde du galop, les vedettes sont les jockeys, alors que dans celui du trot, ce sont les chevaux, car leur carrière est plus longue.

Le déroulement de l'épreuve

Un témoin décrit ainsi la fièvre qui précède le départ :

« Les propriétaires des chevaux se sont levés tôt le jour de la course, ou même ne se sont pas couchés, soignant leurs chevaux toute la nuit, et ont demandé aux mollahs, venus de toutes parts, de prier pour eux, leur promettant une bonne récompense en cas de victoire. En outre, eux-mêmes ont prié leurs ancêtres de les aider à remporter un prix, leur promettant, en cas de succès, de leur sacrifier un mouton blanc ou noir portant une étoile sur le front, signe de chance. Quelques-uns enfin, n'ont pas quitté d'une semelle les *qūmalaqšy*, qui augurent à l'aide de fiente de mouton, leur demandant pour la centième fois si leur cheval remportera un prix. [...] Les Kirghizes craignent par-dessus tout qu'on jette un sort à leurs chevaux; c'est pourquoi ils ne les montrent à personne avant la course, ils les couvrent d'une couverture et tressent leur crinière et leur queue en mêlant aux crins des plumes de grand-duc et des talismans fournis par les mollahs contre le mauvais œil »³².

Le lieu du départ est précisé au dernier moment pour éviter les fraudes : les chevaux dissimulés à l'avance sur le parcours

en vue de remplacer un concurrent fatigué³³. Un chanteur (kir. *akyn*; kaz. *aķyn* : barde ou poète improvisateur) hale la foule, annonce le début de la course, dit en quelle occasion elle est organisée et quels sont les prix mis en jeu³⁴. Parfois, deux orateurs rivalisent pour chanter les louanges de leur clan respectif³⁵.

Les concurrents défilent devant les spectateurs puis se rendent tous ensemble, au trot, jusqu'au point de départ. Après un temps de repos, le signal du départ est donné par un lever de drapeau³⁶. Tous font alors demi-tour et reviennent à fond de train. Des arbitres, éventuellement armés de bâton pour empêcher les faux départs, veillent au bon déroulement de l'épreuve, afin d'éviter les tricheries³⁷.

33 Vul'fson 1913, 54-55.

34 Dobrosmyslov 1895, 128.

35 Sorokin 1886, 646.

36 Pol'ferov 1890, 747.

37 Grodekov (1889, 253) et Simakov (1984, 80) appellent ces arbitres kir. *at ajdooču*, littéralement "conducteur de troupeau", alors que pour Ūdahin (1965, 30), ce mot désigne les participants au *siiröö*. En kazakh, *at ajdaušy* signifie "conducteur de troupeau" et "cocher".

32 Ibragimov 1876, III (9), 51-63. Les traductions des citations russes sont de mon fait. Au XIX^e siècle, les Russes appelaient les Kazakhs actuels « Kirghizes-Kaïssaks », ou bien simplement « Kirghizes », et les Kirghizes actuels « Kara-Kirghizes ». Je laisserai ces dénominations telles quelles dans les citations que je traduis, mais le lecteur devra garder à l'esprit que, bien souvent, lorsque ces auteurs disent « kirghize », il faut entendre « kazakh ».

Sur une partie du parcours, la piste est encadrée par une allée de cavaliers qui surveillent les concurrents et se joignent à eux au fur et à mesure de leur passage³⁸. A l'approche de l'arrivée, les supporters de chaque cheval ont parfois le droit de pratiquer le *kaz. kôterme* ou *kir. sîröô*³⁹, qui consiste à pousser, tirer, ou même porter le cheval jusqu'au but.

« Si le cheval s'épuise en approchant du but, le maître et ses parents et amis, qui tous vont ordinairement à cheval au devant des coureurs, lui jettent, sans s'arrêter, un ou deux arcanes [corde] ; quatre ou cinq personnes le fouettent à coups de plète (fouet), le tirent par la bride, l'excitent à force de cris et de tapage, jusqu'à ce qu'enfin ils l'aient ainsi comme traîné jusqu'au but. Malheur à celui qui, même sans intention, ou, comme cela arrive quelquefois, avec l'intention de retarder la course du cheval, se trouve sur le chemin des coureurs ; l'ardeur qui les pousse, leurs cris sauvages, le bruit des chevaux, les nuages de poussière qu'ils font lever, ne leur permettent ni de voir ni d'entendre »⁴⁰.

« Les gens partent à la rencontre des coursiers environ 15 km avant l'arrivée et, là, ils font tout ce qu'ils peuvent pour alléger le cheval. Ils font descendre le cavalier et le font remonter en plein galop avant l'arrivée ; ils traînent le cheval avec des cordes ; le tirent par la queue, la crinière et la bride, le poussent avec des hurlements terribles, mais sans user de leur fouet »⁴¹.

Dans les courses les plus importantes, jusqu'à 700 cavaliers, dits *kir. sîröônčû*, pouvaient être voués au service d'un seul coursier. Ce chiffre, multiplié par quelques centaines de concurrents, donne un nombre total de "pousseurs" impressionnant. Ils étaient répartis tout au long du parcours, afin de pratiquer le *sîröô* à partir du lieu convenu avant le départ⁴².

L'arrivée d'une course kazakhe est un morceau de bravoure :

« Un cavalier vint annoncer que les chevaux approchaient. Tout le monde se leva, se précipita sur des chevaux déjà prêts et se plaça sur deux rangs serrés, face à face, de manière à former une longue rue. Derrière ces lignes de cavaliers, d'autres se pressèrent en foule et certains se mirent debout sur leur cheval pour mieux examiner les coursiers, d'autres encore grimperent sur les épaules des cavaliers du premier rang. Il va de soi que discussions, conjectures et paris allaient bon train dans le public. Les uns, scrutant l'horizon, dirent que le premier était le cheval moreau avec une étoile sur le front qu'Altybaj avait extorqué⁴³ à Žetyspaj ; d'autres leur opposèrent que celui qui menait la course était un cheval bai portant un garçonnet avec une ceinture rouge, d'où ils conclurent qu'il s'agissait du cheval de Bejsen. [...] Bientôt les coursiers apparurent. Le premier, fatigué, remua la queue et portait un garçon qui jouait énergi-

quement du fouet et criait vivement le nom de son propriétaire. Des cavaliers qui l'entouraient tiraient le cheval par les rênes, l'encourageaient par des hululements et le cinglaient sans répit. Le peuple accueillit par des cris frénétiques l'apparition de ce groupe et prodigua ses louanges adressées tantôt au cheval, tantôt au propriétaire, tantôt au garçon qui montait le coursier. [...] Le troisième cheval galopait encore avec entrain à l'arrivée, ce qui suscita des acclamations assourdissantes dans le public. Il appartenait à quelqu'un qui n'était pas riche, c'est pourquoi seuls deux cavaliers l'accompagnaient »⁴⁴.

Ce procédé du *kôterme*, qui paraît bien étrange au vu des principes occidentaux de la compétition – et intolérable à ceux qui ne conçoivent les courses qu'en vue de la sélection –, souligne le caractère collectif des *bäjge*. Encore de nos jours, M. Abikov m'a rapporté : « quand on approche du finish, les supporters du cheval le prennent par la bride, par la queue, pour l'amener jusqu'au bout. Ils se mettent à quatre ou cinq pour le tirer. Parfois même, on passe deux cordes sous le ventre du cheval et cinq à six personnes le portent ainsi jusqu'à l'arrivée »⁴⁵. Le *kôterme* n'était néanmoins pas autorisé dans les épreuves auxquelles j'ai assisté.

Quand un cheval périssait avant la fin de l'épreuve, le prix pouvait néanmoins être accordé si le cavalier parvenait à porter jusqu'au but la tête du cheval mort ou sa bride⁴⁶. L'inverse était aussi vrai :

« Parmi les premiers, un cheval arriva sans cavalier, mais on accorda néanmoins le prix prévu. Le garçon qui le montait [...] avait chuté en descendant un monticule et s'était tué sur le coup en tombant sur une pierre. Le sultan décida que le prix, composé d'un cheval, de deux chameaux, d'un taureau et de quinze moutons, devait revenir au père du garçon défunt »⁴⁷.

Normalement, en cas du décès du cavalier, le propriétaire du cheval devait donner au père du garçon le coursier avec le prix gagné et se charger en outre des frais d'obsèques. A défaut, il lui devait un *kun*⁴⁸.

Il arrivait aussi que des chevaux expérimentés galopent seuls, sans cavalier (*kir. žajdak at* ou *kir. žajdak kûlûk*)⁴⁹.

La lutte entre les cavaliers est particulièrement âpre lorsque plusieurs clans participent à une même course. Dans ce cas, tout le monde la considère comme une compétition entre clans et non entre individus. Jadis chaque concurrent clamait le cri guerrier de son clan au lieu du nom du propriétaire du cheval. C'est le clan qui recevait le prix et le partageait⁵⁰.

44 Ibragimov 1876, 60-61.

45 Musilim Abikov, entretien du 19.7.94 à Uš-Biik, Žarminskij rajon, Semipalatinskaâ oblast', Kazakhstan.

46 Simakov 1984, 83.

47 Ibragimov 1876, 60-61.

48 Grodekov 1889, 255. *Kaz. kûn* ; *kir. kun* : "prix du sang", amende à acquitter en cas d'homicide ou de mutilation par le clan du fautif.

49 Dans l'Empire romain, Pline l'Ancien relate une course de chars remportée par des chevaux privés de meneur. « Lors de la célébration des jeux séculaires dans le Cirque, sous l'empereur Claude, Corax, cocher de la faction blanche, fut jeté par terre au départ : les chevaux prirent le premier rang et le gardèrent, s'opposant, se lançant, et faisant contre leurs rivaux tout ce qu'ils auraient pu faire avec le plus habile conducteur ; on rougissait de voir des chevaux l'emporter en habileté sur des hommes : eux cependant, ayant franchi la carrière, s'arrêtèrent à la ligne de craie qui sert de limite » (*H. N.*, VIII-160, 344-345).

50 Grodekov 1889, 254 ; Akmoldoeva 1983, 182.

38 Levanevskij 1895, 92.

39 Littéralement, *kôteru* signifie "soulever de terre" en kazakh et *sîr-* signifie "pousser en avant" en kirghize.

40 Levšin 1840 [1832], 369. Voir aussi Grodekov 1889, 254 ; Sorokin 1886, 646 ; Dobrosmyslov 1895, 126 ; Kolosovskij 1910, 114 ; Dmitriev 1914, 10.

41 Vogak 1873, 93.

42 Simakov 1984, 81.

43 En principe, un bon cheval de course ne se vend pas. Il peut seulement faire l'objet d'un don. Néanmoins, on trouve des exemples de chevaux de courses vendus cent fois le prix d'un cheval ordinaire. Babadžanov (1871, 77) cite le cas d'une jument vendue 200 roubles argent après une victoire en course alors que personne ne voulait l'acheter 70 roubles auparavant.

« Les prix reçus lors des fêtes ne reviennent pas au vainqueur, mais ils sont partagés parmi les membres du clan. Si quelqu'un est offensé, c'est tout le clan qui le défend et est prêt à lui porter un secours matériel. S'il est accusé, même à juste titre, le clan dans son entier le défend, quitte à faire de faux témoignages. Les intérêts du clan passent au premier plan et priment sur la vérité »⁵¹.

Contestations, disputes et bagarres ne sont pas rares à l'arrivée, quand on soupçonne une tricherie ou quand deux chevaux arrivent en même temps⁵². En cas d'ex aequo, le prix peut être divisé par deux ou les adversaires départagés par une petite épreuve supplémentaire⁵³. Les litiges sont réglés par le maître de maison, organisateur de la compétition, avec les conseils des kir. *aksakal*, kaz. *aḡsaḡal* ("barbe blanche", homme âgé et respecté), mais cela n'empêche pas le concurrent malheureux de se venger de la perte de son prix par une raclée assénée à son adversaire. Des meurtres sont même signalés.

Pour éviter les fraudes, une personne peut être chargée de saisir par la bride, dès l'arrivée, chaque coursier auquel un prix est destiné et de l'emmener à l'écart jusqu'à la distribution des lots⁵⁴. Autre procédé utilisé : chaque cavalier devait donner son couvre-chef à l'arrivée, qui servait ensuite de témoin pour établir l'ordre d'arrivée et distribuer les prix en conséquence.

Les observateurs allogènes insistent sur le désordre qui préside à l'arrivée et lors de la distribution des prix.

51 Kušner 1929, 80.

52 Observation du 16.10.94 à Šien, Žambyl'skij rajon, Almatynskaâ oblast', Kazakhstan.

53 Grodekov 1889, 255.

54 Dobromyslov 1895, 129, 131 ; Levanevskij 1895, 93 ; Vul'fon 1913, 59.

« Alors que les coursiers se trouvaient à une verste à peine du finish, les propriétaires et leur famille se précipitèrent vers eux au galop et ils se mirent à stimuler ceux qui se faisaient distancer en sifflant, en leur lançant des pierres, en criant et en les fouettant. Quand cette horde sauvage s'approcha de l'arrivée, on ne pouvait plus rien distinguer. C'était une masse compacte de centaines de chevaux au galop, qui filaient parmi des hurlements et dans un vacarme incroyable [...].

On me conseilla alors de m'écartier, car ce qui devait suivre n'était pas sans danger. Par la suite, je remerciai l'homme qui m'accompagnait de ce conseil avisé car commença effectivement une course folle, où on pouvait très bien se retrouver désarçonné et piétiné par la foule. Tout le public se rua sur les prix, les uns pour assister au spectacle, les autres, pour prendre leur trophée aux vainqueurs. Je n'étais pas en état de comprendre ce qui se jouait sous mes yeux. On entendait des cris frénétiques, des clameurs et des jurons. Les cavaliers descendirent de cheval et la foule se précipita sur les prix de telle sorte qu'en un instant, il ne resta plus rien. On m'a expliqué ensuite que les vainqueurs avaient reçu peu de choses : c'étaient les spectateurs qui s'étaient emparé de la majeure partie des récompenses et l'avaient emportée en triomphe. On dit que ça se passe toujours comme ça pendant les courses. Personne ne fait courir son cheval pour le prix, parce que le propriétaire du cheval vainqueur n'obtient jamais son prix. Il le fait juste par vanité, parce qu'il préfère la gloire d'être le propriétaire d'un bon coursier à n'importe quelle récompense. Même s'il arrive à avoir son prix, il doit, selon la coutume, distribuer tout ce qu'il a reçu à ses parents et à ses voisins d'aoul. Autrement, tout le monde l'accuserait d'avarice »⁵⁵.

55 Radloff 1989 [1893], 318-319.

Les types de courses

On distingue différents types de courses selon la distance, l'âge et l'allure des chevaux, les cavaliers, enfin selon l'occasion pour laquelle elles sont organisées. La première différence qui sépare les *bäjge* de nos compétitions hippiques est liée à la distance parcourue. Cette caractéristique en fait des épreuves d'endurance, alors que nos courses de plat – où la distance classique est 2 400 m – privilégient la vitesse. Les *bäjge* faisaient naguère 2, 4 ou 6 kir. *taš* "pierre", une ancienne mesure de distance équivalant à 8 km⁵⁶, soit une longueur de 15 à 50 km environ. Puis les courses elles-mêmes sont devenues des mesures de distance. Pour exprimer le court chemin qui reste à parcourir, un Kirghize pourra dire : *kunan čabyš žol kaldy* "il ne reste plus qu'une course de poulain de deux ans [et nous sommes arrivés]"⁵⁷.

Il convient néanmoins de rappeler que des courses de longue distance existent aussi chez nous. Bien avant la diffusion des actuels raids d'endurance, qui font habituellement 100-

160 km⁵⁸, les *King's plates*, en Angleterre, se couraient sur deux ou trois fois quatre miles, soit 13 à 20 km⁵⁹. Et au XVII^e siècle, les pistes anglaises faisaient entre quatre (6 436 m) et huit miles (12 872 m)⁶⁰.

Le kaz. *alaman bājge* (kir. *alaman bajge* ou encore kaz. *ülken bājge*) est la course reine. C'est la plus regardée, la plus convoitée et la mieux dotée. Elle est ouverte aux chevaux de tous les âges et se court sur trente à quarante kilomètres. Le kir. *kara žaryš*, kaz. *qara žarys*, littéralement "course noire", est une course de courte distance qui sert de test à la veille des grandes

58 Aux Etats-Unis, la première Tevis cup, sur 100 miles, a lieu en 1955. En France, la première édition de la course de Florac, se déroule en 1976, sur 115 km. Les premiers championnats d'Europe d'endurance équestre ont lieu en 1984 et les premiers championnats du monde en 1986, cf. Ménager 2004.

59 Blomac 1991, 56. Inaugurées sous le règne de Charles II (1660-1685), les *King's plates* furent initialement conçus pour des chevaux de six ans chargés de 76 kg. A partir de 1751, ils accueillirent des chevaux plus jeunes (5 puis 4 ans), moins chargés (63 et 57 kg), sur des distances plus courtes (2 miles) puis ils disparurent en 1887.

60 Edwards 2007, 333.

56 Grodekov 1889, 253.

57 Ūdahin 1965, 832 ; Aouezov 1960, 123 ; Ferret 2005.

courses et à l'issue de laquelle aucun prix n'est délivré. Le kir. *čoŋ bajge* est une course très longue, jusqu'à cent kilomètres⁶¹. Dans le kir. *konoluu bajge* ou *tünötör bajge*⁶², les concurrents doivent partir la veille vers le point de départ, où ils passent la nuit avant de revenir au galop⁶³, tandis que pour l'*alaman bajge*, l'aller et le retour s'effectuent le même jour. Les Ouzbeks d'Afghanistan faisaient naguère courir leurs chevaux karabairs sur 60 à 70 km, traversant marais et rivières, après s'être rendus la veille au point de départ. Dans la course observée par A. Borns, vers 1845, le dernier prix distribué, donné au septième arrivé sur une vingtaine de concurrents, fut une pastèque, déclenchant les rires du public⁶⁴.

Les temps habituels, pour des courses de 20 verstes, tournent autour de 27 à 33 minutes⁶⁵. Les records de vitesse enregistrés au XIX^e siècle⁶⁶ ont éveillé la suspicion, mais des expériences menées par les Soviétiques dans les années 1950 ont confirmé la rapidité des chevaux kazakhs sur des distances moyennes et longues⁶⁷.

Les courses pour jeunes chevaux se courent sur des distances un peu plus courtes : kaz. *taj bajge*, kir. *taj čabyš* pour les poulains âgés d'un an et demi, appelés *taj*⁶⁸, sur une dizaine de kilomètres ; kaz. *qūnan bajge*, kir. *kunan čabyš* pour les poulains âgés de deux ans, sur une vingtaine de kilomètres. On trouve aussi mention chez les Kirghizes de *byšty čabyš*, courses pour les poulains de trois ans⁶⁹, mais pas chez les Kazakhs, car les chevaux sont réputés plus faibles à cet âge⁷⁰. En Mongolie, la différenciation des courses selon l'âge des chevaux est, semble-t-il, encore plus fine⁷¹.

Les poulains peuvent participer à des *taj bajge* dès leur deuxième automne, alors qu'ils ont un an et demi. Des juges vérifient leur denture au départ pour s'assurer de leur âge. Les chevaux plus âgés n'ont pas le droit de participer à des *taj bajge*, mais les jeunes chevaux peuvent s'aligner avec des adultes. Au XIX^e siècle, un certain Ajdabol, du clan Šerkeš de la horde de Bökej, entraîna un poulain nommé Zymyraq "Fougueux" qui,

à un an et demi, surpassa tous ses adversaires plus âgés sur une course d'environ 35 km et remporta un prix de cent moutons⁷².



Askar Mustapaev, vainqueur sur Toryžorğa d'une course d'ambleurs (7 km)⁷³

Outre les épreuves de galop, il existe aussi des courses d'ambleurs (kaz. *žorğa žarys*, kir. *žorgo salyš*). Rapide et confortable, cette allure par bipèdes latéraux est très prisée dans l'aire altaïque. « Pour un riche dandy kirghize, un bon ambleur est un attribut aussi indispensable qu'une jeune et jolie femme »⁷⁴. Les distances de ces épreuves sont alors réduites, ainsi que le nombre de participants, car les ambleurs sont rares. Mais il s'agit d'une équitation toute différente, où la stabilité prime sur la légèreté. C'est pourquoi les cavaliers sont souvent des adultes – parfois des femmes – et les chevaux, toujours sellés. La position est caractéristique de l'amble : bien assise, le buste légèrement en arrière. On signale également des courses de trotteurs (kir. *taskak salyš*), mais elles sont rares.

Enfin, certaines courses se distinguent par les cavaliers qui y participent : jeunes filles pour les kir. *kız žaryš*, jeunes bruns pour les kir. *kelin žaryš*, mais ces courses demeurent anecdotiques. Malgré l'apparente variété de ces courses, la principale demeure l'*alaman bajge*, c'est sur elle que se concentre l'intérêt général, c'est elle qui est dotée des meilleurs prix, les autres ne servant qu'à la mettre en valeur, comme les divers jeux, équestres ou non, qui se déroulent alors que l'*alaman* est lancé, pour faire patienter le public en attendant l'arrivée. Ces autres distractions sont, par exemple, la lutte à pied (kir. *küröš*) ou montée (kir. *er oodaryš*, kaz. *audaryspaқ*), le "rattrape-la-fille" (kaz. *қыз қуу*, kir. *kız kuumaj*), où un cavalier doit parvenir à rejoindre une jeune fille lancée au galop et l'embrasser au risque de se faire fouetter, mais ce sont de "petits jeux" (kir. *majda oūndar*)⁷⁵. Le grand jeu, c'est l'*alaman bajge*.

61 Simakov 1984, 78. D'après Levaneskij (1895, 92), les courses se couraient autrefois sur une centaine de verstes à l'occasion des *as*.

62 En kirghize, *kon-* signifie "faire une halte pour la nuit" et *tünötör* - "passer la nuit".

63 Abduvaliev 1984, 4-5.

64 Borns 1848-.

65 Kolosovskij 1910, 116-117 ; Barmincev 1958, 108.

66 Selon Džantūrīn (1883, 31), les premiers parcouraient 20 verstes à la vitesse moyenne de 38 km/h, le record étant, en 1853, de 27'30" (soit 46 km/h). Selon Vilkinskij (1875, 32), à Ouralsk, en 1836, un cheval parcourut 18 verstes en 25'5" (soit 46 km/h). Selon Pol'ferov (1890, 747), en 1890, un cheval parcourut 30 verstes en 41'50" (soit 45 km/h). V. P. Kolosovskij fournit les records suivants : 2 verstes [2,13 km] en 2'49" ; 6 verstes en 9'22" ; 20 verstes en 27'30" ; 30 verstes en 48'45" ; 100 verstes en 4h½ (soit une moyenne de 23,6 km/h). Pour les grandes distances, Vogak (1873, 91) affirme que les chevaux "kirghizes" parcourent habituellement 200 verstes en 24h ou 400 verstes en 37h. Ces temps sont plus qu'honorables, comparés à ceux des vainqueurs des raids d'endurance passés (le 10 mai 1898, près de Varsovie, un officier cosaque du Don remporte un raid de 35 verstes en 1h52' ; un lieutenant suédois fait 100 km en 4h19'36") ou actuels : les 160 km de Florac se courent à 15 km/h ; les 130 km de la World Cup de Dubaï, invariablement remportée par des concurrents des émirats arabes, à 24 km/h.

67 Barmincev 1948 ; Barmincev 1958, 108-109. En 1948, un kazakh "amélioré" court 100 km en 4h6' et, en 1950, un Kustanaj les court en 4h1'5". L'étalon croisé Don-kazakh Zenit a parcouru 311,6 km en 24 h.

68 Sur les dénominations des chevaux suivant l'âge et le sexe dans les langues turques et mongoles, cf. Ferret 2006, 315-330.

69 Simakov 1984, 77.

70 Babadžanov 1871, 80.

71 Kajdolla & Sabidolla Mukauy, entretien du 20.7.94 à Uš-Biik, Žarminskij rajon, Semipalatinskaja oblast', Kazakhstan.

72 Babadžanov 1871, 70.

73 Photographie prise par l'auteur le 16.10.94 à Šien, Žambyl'skij rajon, Almatynskaja oblast', Kazakhstan.

74 Vogak 1873, 93.

75 Simakov 1984, 76.



Course de poulains au Kirghizstan ⁷⁶

Le clou des festivités

Traditionnellement, les courses accompagnent les festivités célébrant différentes étapes de la vie des nomades. A la naissance d'un fils ou lors de sa circoncision, certains riches organisant des fêtes (kaz. et kir. *toj*) comprenant des courses de chevaux ⁷⁷. Lors des noces ont souvent lieu des *q̄nan bājge* pour accompagner le départ de la fiancée ⁷⁸. Après la course, tous les jeunes garçons, sans descendre de cheval, se précipitent vers la iourte où se trouve la fiancée avec tout l'élément féminin de la fête et ils tentent d'ôter le kaz. *tündik* ⁷⁹ malgré la résistance acharnée des femmes ⁸⁰.

« Il y eut au village de Sabanaka une noce tatare [...] On nous dit qu'il y avait des chevaux rassemblés dans la ville, qui devaient faire une course jusqu'à cette maison : c'est un usage

⁷⁶ Photographie prise par l'auteur le 9.10.94, près de Naryn, Kirghizstan.

⁷⁷ Gmelin 1767 [1751], I, 79-80 ; Moškov (1895, 51), qui recense des courses hippiques chez de multiples peuples turcophones, en décrit à l'occasion de la circoncision d'un garçon chez les Nogaïs de la région d'Astrakhan ; Ibragimov (1872, 123, 126) mentionne des courses hippiques pour fêter la naissance d'un garçon ou sa circoncision chez les Kazakhs de la Grande horde ; Akmoldoeva 1989, 55.

⁷⁸ Vogak 1873, 92 ; Levanevskij 1895, 76.

⁷⁹ *Tündik* : morceau de feutre recouvrant l'orifice situé au sommet de la iourte.

⁸⁰ Z. 1889, 132.

fort ancien. Afin qu'il se trouve toujours des cavaliers et des gens qui veuillent louer des chevaux pour cette course, la fiancée et le fiancé donnent plusieurs prix, dont le plus considérable est à celui qui arrive le premier, et ainsi des autres. Le fiancé donnait cette fois une pièce de kamka rouge, une peau de renard, une pièce de kham vert, un pièce de tchandar blanc, une peau de cheval rouge. La fiancée donnait une pièce de kamka violet, une pièce de drap boukhare, nommé darei, moitié laine, moitié soie, rayé de blanc et de rouge, une peau de loutre, une pièce de kitaica rouge, une peau de cheval rouge. On attachait ces prix à de longues perches que l'on planta devant la maison. On les rangeait selon leur valeur dans l'ordre suivant : le kamka violet, le kamka rouge, le darei, la peau de loutre, le kitaica, la peau de renard, le kham vert, le tchandar, les peaux de cheval. Il y avait donc en tout dix prix, pour les dix premiers qui arriveraient. A onze heures on en vit trois ; c'était trois jeunes garçons russes, qui portaient des culottes blanches : on leur donna les trois premiers prix. Trois autres arrivèrent quelque temps après, et ainsi de suite. Presque tous étaient des jeunes garçons russes ou tatars et portaient aussi des culottes blanches. On donna les dix prix aux dix premiers qui arrivèrent mais on nous dit que ces prix n'étaient pas toujours distribués sans partialité » ⁸¹.

⁸¹ Gmelin 1767 [1751], I, 56-58.

Des courses de moindre envergure peuvent aussi être organisées lors du départ d'un hôte de marque comme le décrit A. Haruzin, quittant un sultan :

« Cinq cavaliers partirent en avant, s'éloignant d'environ 1,5 verste, puis lâchèrent leur cheval et revinrent à fond de train. Ils avaient ôté leur selle et n'avaient conservé qu'un coussin sans étriers »⁸².

Dans ce cas, il est d'usage que ce soit le notable lui-même qui fixe la distance⁸³. Plus rarement, quelques épreuves se courent à l'occasion de fêtes religieuses, telles que le kaz. *kurban ajt*, kir. *kurman ajt*, pour la clôture du ramadan⁸⁴.

Mais les courses ont surtout leur place dans les fêtes funéraires⁸⁵. Le kaz. *kör bajge*, kir. *kör bajge* a lieu le jour de l'enterrement, sur cinq à dix kilomètres jusqu'à la tombe. Il est plus ou moins doté, selon la richesse du défunt et vise à ce « que le souvenir du défunt reste longtemps dans la mémoire populaire »⁸⁶. Le kir. *mürzö bajge* ou *bejit başy*⁸⁷ a lieu quarante jours après la mort. Dès l'annonce d'un décès, monter à cheval et faire galoper sa monture à perdre haleine jusqu'à l'aoul du défunt est un moyen d'exprimer la peine que l'on éprouve. Le cavalier crie *Oj, Bauyrym!* [littéralement "Oh, mon foie", i.e. mon frère] pour pleurer le disparu, il vacille en selle et tombe même parfois. Le cheval de selle du défunt est dit endeuillé (kaz. *tül at*), comme l'est la veuve. Il est vêtu d'une couverture, il a la queue coupée et est abattu au bout d'un an⁸⁸.

Il s'agit nécessairement de petites courses le jour de l'enterrement car on n'a pas eu le temps d'entraîner les chevaux. Les courses les plus importantes ont lieu lors des kaz. *as*, kir. *aş*, fêtes célébrant le souvenir d'un défunt et ayant lieu, en principe, un an après la mort⁸⁹. L'*as* ne s'accompagne de *bajge* que lorsque le défunt était un homme riche et d'âge mûr, dont la pique funéraire, plantée contre la paroi de la iourte durant une année avant d'être rompue lors de la cérémonie, est garnie d'un fanion de tissu blanc⁹⁰.

Dans les années 1860, W. Radloff assiste durant quatre jours, près de la rivière Mejke, dans la région de Semipalatinsk, à l'*as* donné par un certain Ata Bek pour son père. Il remarque que, chez les Kazakhs, l'enterrement lui-même s'effectue suivant le rituel musulman, avec la participation d'un mollah, mais que toutes les cérémonies qui l'accompagnent, le comportement des femmes du défunt et des gens de sa famille demeurent conformes aux coutumes locales, « que redoutent mortellement les musulmans sédentaires »⁹¹.

L'*aş* kirghize débute par des courses pour poulains de deux et trois ans, alors que les invités arrivent de toutes parts.

82 Haruzin 1888, 151.

83 Vogak 1873, 92.

84 Pol'ferov 1890, 733.

85 Grodekov (1889, 253), précise que les Kirghizes (*Karakirgizy*) n'organisent de *bajge* qu'à l'occasion des fêtes funéraires, alors que les Kazakhs (*Kirgizy*) en font aussi pour accompagner le départ de la fiancée ou pour la naissance d'un fils.

86 Ibragimov 1872, 152.

87 *Kör, mürzö* et *bejit* signifient "tombe" en kirghize.

88 Divaev 1898, 182-186 ; Aouezov 1958, 302-303.

89 Vogak 1873, 92.

90 Divaev 1898, 187. Pour un homme de 25-40 ans, le tissu est noir et pour un jeune homme, rouge.

91 Radloff 1899, 314.

Ces petites courses sont dotées par les invités eux-mêmes, après qu'ils ont dit une prière pour le défunt. De même, chez les Kazakhs de Chine, les invités, parents par alliance, offrent des cadeaux de condoléances sous forme de *kumys* "lait de jument fermenté", de chameaux et de chevaux ainsi que des prix pour les courses⁹².

Puis a lieu le kir. *kemege bajge*, qui correspond au rituel du creusement du foyer (*kemege*) servant à la cuisson de la viande funéraire. Y participent des coursiers fameux qui ne sont pas, ce jour-là, en mesure de s'aligner au départ d'une grande course ou des coursiers inconnus qui peuvent ainsi faire reconnaître leur valeur⁹³. Enfin la cérémonie funéraire s'achève par un *alaman bajge*.

« Le clan de Bojéï avait commencé depuis l'hiver à préparer cet *as*. Au printemps, il en avait informé tout le monde [...] Les parents de Bojéï de la tribu Naïmane apportaient pour les courses un cheval moreau et deux coursiers gris dont la crinière et la queue avaient été soigneusement tressées et qui portaient des bouquets de plumes à leurs toupets. Ils étaient montés par des petits garçons adroits [...] A la fin du festin, Baïsal escorté de quinze djiguites monta sur la colline et déploya un étendard. A ce signal tous sellèrent leurs chevaux et sortirent : les courses commençaient, ainsi que la lutte et les concours à cheval, c'est-à-dire la partie la plus importante de la fête. Les coursiers aux crinières tressées se rendirent à pas mesurés au lieu du rassemblement. En une minute tout le monde fut à cheval [...] Baïsal éleva l'étendard en criant et galopa du côté du Karachoky. Les courses devaient avoir lieu dans une grande plaine qui s'étendait là. Dès que le drapeau vola, les cavaliers, qui attendaient le signal, jaillirent en un flot ininterrompu. [...] Erbol rapporta que cent cinquante chevaux participaient aux épreuves; les dix vainqueurs devaient recevoir des prix de neuf lots ; le premier commençait par un chameau, le deuxième par un lingot d'argent »⁹⁴.

En 1854 dans la région de Torgai (arrondissement d'Arka-lyk), Bajseñgir Kenebaev organisa un *as* pour la mort de son père. 5 400 personnes étaient présentes, venues de toute la région et de celle du Syr-Daria. On abattit 500 têtes de bétail, dont plus de 150 chevaux pour nourrir les invités. Un des premiers prix était composé de 40 chevaux, 4 chameaux et autres objets⁹⁵. En juillet 1860, un certain Kulunbaev organisa un *as* en souvenir de son père comprenant une course de 12 kilomètres où participèrent 42 poulains de deux ans, dont les 9 premiers reçurent des prix, et une course de 35 kilomètres où participèrent 137 chevaux de tous âges, dont les 13 premiers reçurent des prix⁹⁶. En juin 1869 fut célébré pendant près d'une semaine l'*as* d'un riche kazakh nommé Čaldik, deux ans après son décès⁹⁷.

L'*aş* du *manap*⁹⁸ Šabdan Žantaev, qui avait aidé les Russes dans la colonisation du Semireč'e, se déroula du 10 au 14 août 1912, dans la région de Piškeek (actuel Biškeek). Après les lamentations d'usage, près de la iourte où avaient été déposées les

92 Katanov 1894, 132.

93 Akmoldoeva 1989, 58.

94 Aouezov 1958, 286-296.

95 Dobrosmyslov 1895, 123, d'après le récit que lui en fit le vétérinaire M. I. Preobraženskij.

96 Plotnikov G., in *Zapiski Orenburgskogo otdela IRGO*, vyp. 1, 1870, cité par Dobrosmyslov 1895, 124-129.

97 Ibragimov 1876, 51.

98 *Manap* : chef kirghize cumulant les pouvoirs exécutif, judiciaire et militaire.

affaires du mort, les louanges et les chants des *akyn*, s'accompagnant d'instruments à cordes (kaz. *dombra*, kir. *kyak*, kaz. *ķobyz*) et à vent (kaz. *sybyzķy*), on y vit des courses privées, où parents et admirateurs du défunt offraient des prix de 25 à 50 roubles à quiconque arrivait premier sur une distance fixée par le donateur, puis des courses publiques de plus grande ampleur : 10 verstes pour 105 chevaux de deux et trois ans, 38 verstes pour 172 chevaux de tous les âges, le premier prix s'élevant à 5 000 roubles. Le parcours, légèrement vallonné, longeait la rivière Ću. Pour

éviter les fraudes, les chevaux avaient été enregistrés, marqués et envoyés la veille au point de départ, enfin des Cosaques surveillaient la course sur toute la longueur.

Ces exemples, qui pourraient être multipliés, montrent que les grandes courses de chevaux sont liées avant tout au culte des morts.

Une course à la mort ?

Bājge et *as* sont à ce point inséparables qu'on utilise parfois un mot pour l'autre⁹⁹. Ce lien n'est vraisemblablement pas fortuit, comme le suppose J.-P. Roux.

« Il est probable que les chevaux que, lors des obsèques, on fait tourner autour du corps, que, lors des cérémonies du sacre, on fait déambuler en rond, sont des officiants sacrés. Les courses de chevaux qui sont organisées dès l'époque la plus ancienne dans les tribus altaïques doivent avoir une signification autre que celle que nous lui donnerions de nos jours »¹⁰⁰.

Ce lien ne se limite pas non plus à l'aire altaïque, puisque dans les montagnes du nord de la Géorgie, les courses de chevaux *khevsoures*, bien que différentes dans leur déroulement, accompagnent aussi obligatoirement les funérailles. Y manquer est une grande honte qui fait dire « qu'on n'a pas enterré le défunt »¹⁰¹. Quelle pourrait donc bien être la nature de ce lien entre les courses hippiques et le culte funéraire ?

Chez les peuples turco-mongols, le cheval est l'animal sacrificiel par excellence. Même s'il ne s'agit pas à proprement parler de sacrifice¹⁰², l'usage le plus couramment cité consiste à enterrer des chevaux avec les défunts, comme le faisaient les Scythes à partir du VIII^e siècle avant J.-C. Des coutumes analogues sont attestées en Sibérie méridionale et orientale, en Mongolie et en Asie centrale, du Moyen Age au XIX^e siècle. Diverses immolations équine avaient lieu au cours des funérailles, qui remplissaient, selon toute vraisemblance, plusieurs fonctions : à la fois fournir de la viande pour le festin funéraire et assurer au défunt la jouissance d'une monture et de troupeaux convenables dans l'au-delà. De nos jours, on n'ensevelit plus de chevaux avec les morts. Mais encore aujourd'hui, au Kazakhstan, abat des bovins au lieu de chevaux pour nourrir les invités d'un *as* ne suscite que du mépris, exprimé sous la forme de cette réflexion : « il a envoyé son père [dans l'autre monde] sur une vache ».

Pour la mise à mort des chevaux qui accompagnaient les défunts, les procédés non sanglants étaient privilégiés. Les chevaux dont la viande était consommée lors du festin étaient, pour la plupart, abattus par arrachage de l'aorte¹⁰³. Les animaux jadis ensevelis ou perchés à proximité de la tombe étaient soumis à divers traitements. Chez les Scythes, l'animal était abattu d'un coup sur le front¹⁰⁴ ou étranglé¹⁰⁵. Les Iakoutes, eux, fouettaient à mort les chevaux destinés à être enterrés avec le défunt ; ils les ensevelissaient encore vivants, les assommaient ou bien les laissaient mourir de faim attachés à un piquet¹⁰⁶. Dans d'autres cas, le procédé ne semble pas explicitement décrit, comme chez les Mongols du XIII^e siècle observés par R. de Monte Croce.

« L'écurier du mort, tandis que les autres se préparent à ensevelir celui-ci, monte le cheval et le fatigue en le faisant courir en tous sens jusqu'à épuisement. Ensuite il lave la tête du cheval avec un vin pur et fort. Le cheval tombe ; il l'éventre et le vide de toutes ses entrailles et remplit le ventre d'herbe verte. Puis il lui enfonce par le postérieur un grand pieu qu'il fait ressortir par la bouche. Il le laisse ainsi empalé et le suspend en lui ordonnant d'être toujours prêt pour le moment où son maître viendra à se lever. Puis ils recouvrent le mort dans sa sépulture »¹⁰⁷.

Ou lors des funérailles, à Pékin, d'un des derniers khans de la dynastie des Yuan, successeur de Khoubilai, décrites par Ibn Battûta.

« L'on fit venir quatre chevaux qu'on força de courir près de la tombe du sultan, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtassent (de fatigue). Alors on dressa près du sépulcre une grande pièce de bois, ou poutre, à laquelle l'on suspendit ces chevaux, après avoir introduit dans leur derrière une pièce de bois qu'on fit sortir par leur bouche »¹⁰⁸.

99 Dmitriev 1914, 1.

100 Roux 1966, 186.

101 Elašvili 1968, 105.

102 Sur cette question, qui sort de notre propos, cf. Roux 1963, 173 ; Roux 1966, 196 ; Testart 2004, 1, 9-69 ; Ferret 2008.

103 Ferret 2006, 716-744 ; 1054-1067. Dans les pays islamisés néanmoins, l'égorgeage est devenu la norme.

104 Rudenko 1953, 40.

105 Hérodote *Enquête* IV-60, 384.

106 Ferret 2008.

107 Monte Croce *Pérégrination* ..., 89, 91.

108 Ibn Battûta *Voyages* IV, 300-302.

Fatigué par la course jusqu'à l'épuisement, le cheval « tombe ». Ce n'est pas l'homme qui le renverse.

Ces descriptions incitent à penser que la course pourrait ne pas être qu'un simple prélude à la mise à mort, mais qu'elle représenterait, en réalité, un mode d'abattage. Faire courir jusqu'à l'éreintement¹⁰⁹ permet de faire mourir sans effusion de sang. De même, il n'est pas exclu que le fait de "fouetter à mort", observé chez les Iakoutes, et celui de "faire courir jusqu'à épuisement", observé chez les Mongols, soient deux descriptions d'une même action, représentant la mise à mort idéale du cheval psychopompe. Une course mortelle tue sans faire couler le sang, mais aussi dilue le moment de la mise à mort et occulte le geste meurtrier. Cette négation du meurtre aurait-elle pu être conçue pour permettre la survie dans l'au-delà, afin que la monture puisse transporter son maître dans l'autre monde et, là-bas, continuer à le servir ? Rien ne permet de l'affirmer avec certitude.

Il convient néanmoins de remarquer que la mortalité des chevaux durant les courses semble avoir été très élevée. Même si on ne dispose pas de statistiques en la matière, maints observateurs relèvent le fait :

« On fatigue les meilleurs coursiers au point qu'ils tombent morts en touchant le but »¹¹⁰.

« Un très grand pourcentage de chevaux est éreinté par l'entraînement, mais il en meurt aussi énormément pendant les courses »¹¹¹.

Dans un des *alaman bājge* auxquels j'ai assisté, une jument s'écroula, épuisée, à l'arrivée et, malgré les efforts prodigés pour la ranimer, elle dut être égorgée¹¹². Ces pertes sont souvent interprétées comme la conséquence d'une volonté aveugle de remporter le prix convoité, insoucieuse de la santé de l'animal¹¹³. Mais elles pourraient aussi trouver une autre explication.

Les raids équestres connaissent des pertes également sévères dans d'autres régions. En 1892, dans le raid combiné allemand et austro-hongrois Berlin-Vienne et Vienne-Berlin (578 km en 3 jours), 22 chevaux périrent sur 192 participants (dont les deux premiers) ; le vainqueur a couru la distance en 71h26. En 1895, près de Varsovie, 44 officiers participent à un raid de 106,7 km. Seuls huit chevaux arrivent au terme du parcours, les autres sont morts en route. Et sur les huit arrivés, deux chevaux mourront le lendemain. Le vainqueur a couru la distance en 5h33'23" (19,2 km/h de moyenne)¹¹⁴. En 1873, la Société protectrice des animaux du Québec jugeant les courses

de longue distance comme une cruauté envers les chevaux tente d'empêcher une épreuve de 20 milles sur l'hippodrome de la rivière Saint-Charles¹¹⁵. En 1902, lors du raid Bruxelles-Ostende (132 km), 16 chevaux périrent sur 59 participants. Le vainqueur, un pur-sang emporte l'épreuve en 6h54'51" (19 km/h de moyenne)¹¹⁶. Plus récemment, au raid de Florac en 1979 (125 km), trois chevaux meurent sur 79 participants.

En Asie centrale, les observateurs soulignent le caractère risqué des courses, qui entraînent fréquemment la mort des bêtes de qualité¹¹⁷. R. Dor explique la disparition du *payga* chez les Kirghizes du Pamir afghan par la valeur désormais accordée aux chevaux, comme si l'issue de l'épreuve était nécessairement fatale pour tous les concurrents. Les prix offerts aux vainqueurs (un chameau pour le premier, un cheval pour le deuxième, un yak pour le troisième, un mouton pour le quatrième) ne suffiraient plus à « contrebalancer la perte d'un bon cheval »¹¹⁸. L'argument avancé n'est que partiellement recevable, dans la mesure où les prix eux-mêmes s'expriment en têtes de bétail et qu'il est douteux que l'éventuel gain d'un chameau (dans le meilleur des cas) ou d'un cheval ordinaire ait jamais pu contrebalancer la perte assurée d'un coursier, mais il révèle néanmoins une étroite association, dans la mémoire collective, de la course au trépas.

Il est sans doute abusif d'affirmer que les courses hippiques mènent inéluctablement tous les coursiers à la mort. Il n'en demeure pas moins exact qu'on peut tuer un cheval à force de le faire courir. A ce propos, il est tentant de citer l'usage svane consistant, lors d'un enterrement, à faire galoper jusqu'à la mort un cheval vêtu d'une couverture allant du chanfrein à la queue, ainsi que le montre le film de M. Kalatozov, *Džim Švantè (Le sel de Svanétie)*, 1930).

Et si l'on se rappelle le lien originel et essentiel qui relie *alaman bājge* et *as*, les rapports étroits qu'entretenaient, en Asie centrale, les courses hippiques et le culte des morts, il est plausible d'imaginer que ces épreuves aient été originellement conçues afin d'éreinter les chevaux destinés à accompagner les défunts. Ainsi la mort ne serait pas un aléa regrettable de la compétition, mais sa finalité première.

109 Boyle 1965, 147, sans le dire explicitement, semble opter pour la même interprétation.

110 Levšin 1840 [1832], 369. Voir aussi Barmincev 1958, 56.

111 Vogak 1873, 93.

112 Observation du 16.10.94 à Šien, Žambyl'skij rajon, Almatynskaâ oblast', Kazakhstan.

113 Vogak 1873, 93.

114 Barmincev 1958, 229.

115 Guay 1985, 190-192.

116 Ménager 2004, 147, 554.

117 Babadžanov 1871, 45.

118 Dor 1975, 288.

Quête de respectabilité

Cette hypothèse nouvelle et hardie sur la genèse des courses hippiques est à prendre en considération, mais elle ne suffit absolument pas à rendre compte du phénomène des *bäjge*, tel qu'il a été décrit depuis le XIX^e siècle et tel qu'on l'observe de nos jours en Asie centrale.

Il convient, tout d'abord, de bien prendre la mesure de l'importance économique et sociale que pouvaient revêtir les grandes fêtes funéraires. Ces festivités rythmaient la vie des steppes centrasiatiques et marquaient le fil du temps d'une pierre blanche.

« On vécut tout l'été sur les impressions de l'*as* de Bojéï [...] Les vieillards bavards, la jeunesse sociable, les femmes et les enfants ne cessaient de commenter l'événement. On devait en faire des récits vrais et imaginés pendant tout l'été, l'automne et l'hiver. Et comme toujours, tout le monde garda en mémoire les sobriquets des chevaux qui avaient gagné la course, les plaisanteries qui s'étaient dites, les noms des lutteurs heureux et de ceux qui s'étaient distingués par leur éloquence et leur ingéniosité. Depuis ce jour, le nom de Bojéï fut souvent donné aux nouveau-nés de la tribu Tobykty. L'*as* gagna une telle gloire que c'est par rapport à lui qu'on déterminait l'âge des enfants et pas seulement de ceux qui étaient de l'année de la fête. On disait : "Il est né cinq ans avant l'*as* de Bojéï" ou "deux ans après l'*as*". Les fiançailles, les voyages solennels des fiancés, les mariages conclus à cette époque-là, les circoncisions, les décès, tout fut compté à partir de l'*as*. On disait même des chevaux qui gagnèrent les courses, plus tard, que tel avait deux ans au moment de l'*as* ou qu'il était né cette année-là, ou qu'il avait alors quatre ans. Les *as* célèbres restaient toujours des dates mémorables, des jalons pour évaluer le temps, ils vivaient dans la mémoire de nombreuses générations. Les *as* d'Abalaï et de Bopa, qui avaient eu lieu Dieu sait quand, n'étaient pas encore oubliés »¹¹⁹.

Les grands *as* accompagnés de *bäjge* pouvaient rassembler plusieurs milliers de personnes. Ces festivités extrêmement dispendieuses étaient naturellement réservées aux plus riches. Outre les prix accordés aux vainqueurs, le maître de maison devait nourrir tous ses invités.

« Nous vîmes près d'une centaine de iourtes, montés pour les invités, et 400 à 500 personnes rassemblées là. Ils étaient tous occupés à monter les iourtes et à abattre le bétail [...] Trente chevaux et cent cinquante moutons devaient être abattus. La scène était pittoresque. Ici on égorgeait, là on écorchait, on débitait les carcasses et on disposait la viande près des chaudrons. Le lieu d'abattage était entouré d'une foule de spectateurs. Tout autour rôdaient des centaines de chiens, dans l'espoir de tirer leur part du butin. Les abats et les bas morceaux furent aussitôt distribués aux pauvres, qui partirent, lourdement chargés de ces trésors »¹²⁰.

Il était néanmoins d'usage que les invités apportassent le *kumys*¹²¹, qui devait couler à flot. La taille des *saba* "grande outre à *kumys*" était parfois démesurée : en 1852, dans le canton d'Èmba, au nord du Kazakhstan, Bisembe Bažikov apporta pour l'*as* du père de Mamaj Isyldykov un *saba* fait de dix peaux de

chevaux cousues ensemble, contenant 100 seaux de *kumys* (soit 1 230 litres)¹²².

Par ailleurs, les invités, membres de la famille élargie et du clan, apportaient aussi à l'organisateur des festivités une aide matérielle (kir. *čygyr*) ainsi que des cadeaux (kir. *košumča*), qui pouvaient ensuite être distribués en guise de prix ou abattus pour le festin¹²³. Cependant, il semble difficile de souscrire à l'explication selon laquelle les plus riches auraient précisément organisé ces festivités dans le but exprès de s'enrichir, en comptant sur l'opulence des présents apportés. Certains ethnographes soviétiques imputent ainsi l'inflation des *bäjge* (l'augmentation du nombre d'invités, du nombre des prix, de la durée des festivités¹²⁴) et leur détournement du culte funéraire observés à la fin du XIX^e siècle comme le signe d'une cupidité croissante de la part des seigneurs féodaux centrasiatiques, *baj* et autres *manap*¹²⁵.

En effet, chaque participant ne manque pas de faire, au moins mentalement, le bilan comptable des présents reçus et des biens dilapidés, dont la liste, des uns comme des autres, est abondamment citée et commentée. Outre le fait qu'une opération bénéficiaire pour l'organisateur était matériellement difficilement réalisable, un maître de maison qui se serait avisé d'offrir moins qu'il n'aurait reçu aurait inmanquablement été taxé d'avarice et aurait ainsi perdu prestige et renommée. Tout le bénéfice social attaché à l'organisation de l'*as* festivités aurait ainsi été gâché. Certes la richesse impose le respect. Mais le riche n'est pas simplement celui qui possède, c'est aussi celui qui dépense. Loin d'améliorer la thésaurisation, ces grandes festivités paraissent, au contraire, avoir été l'occasion de dépenses pharaoniques et ostentatoires, qui permettaient aux riches et aux puissants d'asseoir leur autorité. Le bénéfice tiré était, assurément, énorme, mais indirect.

Ensuite, il convient de relever que, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, s'observe un certain glissement des traditions, qui consiste en ce que les courses hippiques s'affranchissent progressivement du culte funéraire. Des *alaman bajge* sont inclus dans le programme de festivités autres que des *as*. Et à l'inverse, des kaz. *kôkpar*, kir. *kôkbôrù* "jeu d'arrache-bouc", prennent parfois place dans des *as*, d'où ils étaient, en principe exclus. En 1895, E. Kovalev écrivait :

« Il est d'usage de n'organiser des courses de chevaux en début de saison qu'en mémoire d'un défunt mais, ces derniers temps, les riches se sont mis à enfreindre cette coutume en organisant des *bajga* à chaque occasion favorable, lors de la naissance d'un premier enfant, d'un fils, en cas de victoire aux élections, etc. »¹²⁶.

122 Levanevskij 1895, 91-92.

123 Simakov 1977, 88.

124 Les informateurs kazakhs au contraire, déplorent, dès 1870, que les *bäjge* soient moins fréquents, moins bien dotés et moins grandioses qu'autrefois (Babadžanov 1871, 46 ; Dobromyslov 1895, 127 ; Levanevskij 1895, 92). Mais ceci n'est peut-être qu'un effet de la tendance générale à embellir et regretter le passé.

125 Kušner 1929, 93 ; Simakov 1984, 194-197.

126 Kovalev E., "Očerki byta karakirgizov (iz putevogo dnevnika)" [Étude de la vie quotidienne des Kara-Kirgizes (d'après mon journal de voyage)], *Turkestanskije vedomosti*, 1895, n° 20, cité par Simakov 1984, 196. Voir aussi Simakov 1977, 86.

119 Aouezov 1958, 304-305.

120 Radloff 1989 [1893], 316.

121 Vul'fson 1913, 50.

Autrement dit, les *bäjge* se sont déplacés des *as* aux *toj*, qui représentent une deuxième forme de grandes célébrations communautaires en Asie centrale. Le kaz., kir. *toj* est une fête qui marque un rite de passage (mariage, circoncision) et réunit un grand nombre de personnes autour d'un festin. Aujourd'hui, ce sont les *toj*, bien plus que les *as*, qui donnent lieu à des débauches de frais. En Ouzbékistan,

« lorsqu'on ne prépare pas des montagnes de nourriture pour recevoir dignement les trois cents invités pour un petit mariage et les deux mille pour un grand, le reste du temps est dévolu au quotidien »¹²⁷.

Pour éviter certains étalages jugés indécents, le président I. Karimov a promulgué, en novembre 1999, un *ukaz* interdisant le caractère pompeux des fêtes rituelles, après que le premier député en chef du Comité des taxes, Murat Kuralov, a distribué 1 000 dollars en coupures aux invités venus à la circoncision de son fils¹²⁸. Au Kazakhstan, pays voisin plus riche et libéral, les libéralités sont encore plus larges : on a même vu des pluies de *tenge*, la monnaie locale, distribués depuis des hélicoptères.

« Pour la naissance de son fils Hanbolat, Bolat Nazarbaev [frère du président kazakh] a organisé en juillet [2005] un *toj* grandiose à Šogan Saj, dans les magnifiques montagnes de la région de Kegen, d'où son épouse est originaire [...] Des centaines de iourtes ont été montées pour accueillir les invités. Parmi les prix offerts aux vainqueurs des courses hippiques, se trouvaient neuf Jeeps, huit Žiguli [voiture soviétique]. Trois hélicoptères tournoyaient dans le ciel au-dessus des invités et leur jetaient des coupures de 5 000 *tenge* [42 euros]. Difficile d'imaginer pour combien on y a bu et mangé »¹²⁹.

Si l'on préfère désormais célébrer les vivants aux morts, c'est vraisemblablement pour plusieurs raisons. Premièrement, la mort d'un personnage éminent est un événement trop aléatoire

127 Poujol 2005, 72. Sur les échanges auxquels donnent lieu les *toj* en Ouzbékistan, cf. Petric 2002, 161-191.

128 Poujol 2005, 151.

129 <http://zonakz.net/articles/9406>. Article publié en ligne le 3.8.2005.

et trop rare pour y circonscrire le *bäjge*, qui est la meilleure occasion de dépenses ostentatoires et, par là même, la plus éclatante démonstration de puissance. Ensuite, un individu a davantage de prise sur le destin de son fils (à qui il donne naissance, qu'il circonceint ou qu'il marie) que sur celui de son père. Enfin, l'*as* célèbre le nom du défunt, tandis que le *toj* glorifie celui du mécène. Cette généralisation des *bäjge* coïncide avec une montée de l'individualisme.

Quoi qu'il en soit, on gagne autant, sinon plus de prestige à organiser un *bäjge* qu'à le remporter. Le propriétaire du cheval arrivé premier gagne une voiture. Celui qui offre la voiture gagne un nom (ou le conforte). La même situation prévaut pour le *bozkashi* en Afghanistan, jeu équestre semblable au *kökpar* pratiqué au Kazakhstan et au Kirghizstan, où « le statut de sponsor est toujours primordial ». « L'ensemble du *bozkashi* est compris comme la manifestation de la générosité d'un sponsor ». Or « seuls les puissants et les riches peuvent rassembler les ressources considérables, tant sur le plan politique que financier, nécessaires pour pouvoir sponsoriser un *bozkashi* »¹³⁰. Organiser un *bozkashi*, c'est le meilleur moyen d'acquérir prestige et renommée, d'avoir un nom.

« Un homme donne un grand *tooï*, dépense beaucoup d'argent, donne beaucoup de récompenses ... tout cela pour le nom »¹³¹.

Cette dernière interprétation des *bäjge* en tant que recherche de renom et quête de respectabilité de la part de ceux qui les financent se trouve confortée au vu de l'évolution des *bäjge* dans la période de transition post-soviétique.

130 Whitney Azoy 1982, 24, 51.

131 Whitney Azoy 1982, 32.

Heurs, malheurs et actualité des *bäjge*

Les courses hippiques évoluent avec les aléas de l'histoire. Après la conquête russe de l'Asie centrale apparaissent, à la fin du XIX^e siècle, des courses classiques à l'européenne sur de courtes distances. Et les *bäjge* eux-mêmes se transforment, avec une tendance à la réduction des distances et l'apparition de pistes circulaires¹³². Les colonisateurs prônent une rationalisation des épreuves, en vue de les rendre conformes aux règles de la compétition sportive, avec, pour toile de fond, un débat entre vitesse et endurance. En conférant aux épreuves un objectif de sélection des reproducteurs, les hippologues russes espéraient une amélioration des chevaux centrasiatiques selon leurs critères propres,

afin qu'à terme, les steppes deviennent un réservoir pour la remonte de l'armée impériale¹³³.

Du temps de l'Union soviétique, les grandes fêtes funéraires accompagnées de courses de chevaux ont été condamnées, comme survivances d'un féodalisme moribond. Mais les *bäjge* n'ont pas été interdits. Ils ont été intégrés dans l'ensemble des sports et des jeux hippiques dits "populaires" ou "nationaux" (rus. *narodno-nacional'nye vidy sporta*¹³⁴ ou *nacional'nye konnosportivnye igry*¹³⁵). Et ils ont parfois pris place dans les nouvelles fêtes du régime soviétique : fête du travail, jour du berger¹³⁶, etc. On a tenté d'y introduire de nouvelles règles pour les

133 Pour plus de détails sur l'histoire des courses hippiques en Asie centrale cf. Ferret, "Une facette du colonialisme en Asie centrale..." et Ferret, "Des chevaux pour l'empire", à paraître.

134 Gunner & Rahimgulov 1949.

135 Fedotov 1980.

136 Abramzon, Simakov & Firštejn 1974, 44.

132 Sur la création des hippodromes et la "sportification" des courses en Europe, cf. Guerra-Hamel 2007.

aseptiser et les rendre moins dangereux : le *kôterme* était supprimé, les cavaliers devaient être âgés de plus de quatorze ou quinze ans, les chevaux étaient sellés, il était interdit de frapper le cheval d'un adversaire ou de lui barrer la route, le nombre de participants était limité à une dizaine ¹³⁷.

Au moment de l'indépendance des Républiques d'Asie centrale, une poussée nationaliste remit à l'honneur les traditions populaires et on assista à un fort mouvement de renouveau des

bäjge, aux dépens des courses de courtes distances, associées à l'influence russe. Les compétitions se multiplièrent, organisées non seulement par des particuliers, mais aussi par des administrations locales et nationales, à l'occasion de fêtes célébrant le folklore, la culture, l'histoire locale ou nationale. La mise en œuvre de ces manifestations hippiques représente un enjeu politique non négligeable, une occasion de glorifier les signes de l'identité collective que les autorités n'ont pas manqué de saisir.



Un arbitre et un militaire rattrapent deux concurrents attardés pour les expulser ¹³⁸

De nos jours, les *bäjge* se pratiquent souvent sur des pistes circulaires, d'une circonférence de deux à cinq kilomètres. Elles ont rarement lieu en ligne droite comme autrefois – sauf en cas de pluie, circonstance qui conduit à réduire la distance prévue ¹³⁹. Le terrain de course est situé dans une cuvette, ce qui permet de disposer de tribunes naturelles pour les spectateurs, souvent à cheval eux-mêmes. Des arbitres poursuivent les concurrents attardés pour les éliminer, afin qu'ils ne soient pas rejoints par les premiers. Ceux qui trichent en coupant le cercle de la piste sont expulsés. Seule une petite minorité de participants (environ un sur dix) parvient au terme de la course.

Au Kazakhstan, la saison débute lors de la fête du Nouvel An (*nauryz*), le 22 mars, s'interrompt en été (sauf là où le climat n'est pas trop chaud) et bat son plein à l'automne. Les cavaliers sont des enfants ou des adolescents, des garçons dans leur grande majorité, âgés de neuf à dix-huit ans. La plupart ont une douzaine d'années et pèsent 40 à 50 kg, mais il est préférable qu'ils soient légers puisqu'il n'y a pas de poids imposé ¹⁴⁰. La majorité des entraîneurs fait courir ses propres enfants, à défaut un neveu. Par comparaison, chez les Mongols, la participation

des filles semble plus fréquente et les cavaliers plus jeunes : six à douze ans ¹⁴¹ – comme chez les Kazakhs autrefois (*cf. supra*).

Pour éviter tout poids superflu, les cavaliers montent pieds nus, en chaussettes, ou avec de petites tennies. Ils portent souvent un bonnet ou un foulard sur la tête. La selle, s'il y en a une, est une selle russe de sport, et non une selle kazakhe, trop lourde. Les étrivières sont relativement courtes, sans excès, « pour que les jambes du cavalier adhèrent bien au corps du cheval » ¹⁴². Lors des séances d'entraînement, j'ai observé des étrivières de longueurs variées. La position sur la selle est en suspension, le buste penché vers l'avant, mais n'a rien de commun avec celle des jockeys occidentaux, sans contact avec les jambes. Cela étant, les trois quarts des cavaliers montent à cru ¹⁴³ par souci de légèreté et aussi parce que la pression de la sangle, estime-t-on, limite les capacités respiratoires de l'animal ¹⁴⁴. Dans ce cas, ils sont naturellement plus assis.

137 Gunner & Rahimgulov 1949 ; Fedotov 1980, 7-8.

138 Photographie prise par l'auteur le 9.10.94 près de Naryn, Kirghizstan.

139 Karaš, entretien du 26.6.94 près d'Esik, Ėnbekšikazahskij rajon, Almatynskaâ oblast', Kazakhstan.

140 Mëlis Alybekov, entretien du 16.6.94 à Tamgaly, Žambylskij rajon ; Modagali Yrysov, entretien du 8.7.94 à Kegen ; Nurbul Malbekov, entretien du 11.7.94 à Aktas, Raimbekskij rajon, Almatynskaâ oblast' ; Žanbek Alybekov, entretien du 5.10.94 au haras de Lugovoe, Žambyl'skaâ oblast', Kazakhstan.

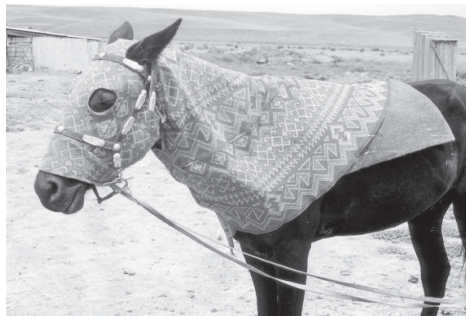
141 Aubin 1999, 76. Chez les Bouriates d'Aga, les jockeys ont de 7 à 10 ans (Tumunov 1988, 75). Dans le film documentaire *Les Mongols* de la série *Les cavaliers du mythe* (réalisation Rébecca Boulanger, Ampersand, 2001), une fillette de treize ans, désormais trop lourde, doit céder la place à son jeune frère de six ans.

142 Modagali Yrysov, entretien du 8.7.94 à Kegen, Raimbekskij rajon, Almatynskaâ oblast'.

143 Lors de la course de 60 verstes qui eut lieu à Bok Tulan, dans la région de Šymkent, à l'automne 1898, les chevaux étaient néanmoins sellés (Kolosovskij 1910, 115).

144 Žanbek Alybekov, entretien du 5.10.94 au haras de Lugovoe, Žambyl'skaâ oblast' ; Mëlis Alybekov, entretien du 16.6.94 à Tamgaly, Žambylskij rajon, Almatynskaâ oblast'.

Avant la course, certains coursiers sont recouverts – parfois intégralement – de couvertures en tissu imprimé ou coloré qui dissimulent leurs formes, les soustraient aux regards et les protègent du mauvais œil. Elles se composent de deux parties : le kaz. *ķûlakşyn* (littéralement couvre-oreilles), cagoule couvrant la tête et l'encolure jusqu'au milieu du dos et le kaz. *żabu*, qui couvre le corps des épaules à la queue. Beaucoup portent en permanence un talisman (kaz. *tûmar*) autour de l'encolure, comme on en accroche au cou des enfants.



ķûlakşyn



ķûlakşyn et *żabu* ¹⁴⁵



Chevaux couverts avant la course



Chevaux toilettés avant la course ¹⁴⁶



Même couleur rouge, ci-dessus, pour le bandage de queue, le tressage de la crinière, le toupet et le bandeau du cavalier.

Les crins de la queue sont pliés puis bandés avec un tissu blanc ou rouge, une fine mèche longue étant laissée libre ¹⁴⁷. Le toupet (kaz. *ķekil*) est également bandé de manière à se dresser

145 Photographies prises par l'auteur le 16.6.94 à Tamgaly, Źambylskij rajon, Almatynskaâ oblast'.

146 Photographies prises par l'auteur le 16.10.94 à Źien, Źambyl'skij rajon, Almatynskaâ oblast'.

147 Les Mongols laissent une mèche pour les étalons, deux pour les autres, qui représentent les ailes du coursier (communication personnelle de Gaëlle Lacaze).

en l'air comme une houpe¹⁴⁸. Un chiffon blanc est parfois accroché au fouet pour que l'enfant essuie les yeux du cheval au cours de la course, car la sueur lui coule dans les yeux, et « il court plus vite quand il voit bien »¹⁴⁹.

Le nombre de participants aux *alaman bājge* est parfois très élevé, approchant la centaine. S'il y en a davantage, 200 par exemple, ils sont divisés arbitrairement en deux groupes, dont un seul court une grande course d'une trentaine de kilomètres. Les autres s'affrontent sur une distance réduite de moitié.

Durant l'épreuve, le cavalier a les rênes ajustées au début de la course, puis lâches à la fin. Il compte les tours, s'efforçant de retenir son cheval au départ et de rester dans le peloton, sans prendre la tête. Puis il le pousse de temps à autre, en lui donnant des coups de fouet, à droite, sur la croupe. L'entraîneur lui a dicté à l'avance la conduite à tenir, en fonction des capacités de son cheval. Il lui a indiqué à partir de quel moment il faudrait le stimuler. Durant le dernier tour, les coups sont souvent incessants.

« Pendant la première moitié d'une pareille course [20, 30, 40 ou 50 km voire davantage], les bons cavaliers (choisis de préférence parmi les jeunes garçons) retiennent leurs chevaux et ménagent leurs forces ; mais pour la seconde moitié, ils les lancent à bride abattue »¹⁵⁰.

Les courses moins longues, sur une quinzaine de kilomètres, sont menées différemment. « On ne retient pas le cheval et on ne le pousse pas non plus. On le laisse courir de toutes ses forces, comme il veut »¹⁵¹. Certains entraîneurs disent ne jamais se servir du fouet, estimant que le cheval est le meilleur juge de l'effort qu'il peut fournir et que, de toute façon, les coups ne le feraient pas aller plus vite. En règle générale, une demi-douzaine de concurrents se détachent après le premier tour de piste et la lutte finale a lieu entre eux. C'est pourquoi ceux qui sont distancés d'entrée de jeu préfèrent souvent abandonner la partie¹⁵².



*Alaman bājge*¹⁵³

148 Dobrosmyslov 1895, 124 décrit des queues tressées, des toupets dressés et enrubannés ; Kolosovskij 1910, 115, des toupets dressés en houpe et des crinières tressées.

149 Modagali Yrysov, entretien du 8.7.94 à Kegen, Raimbeksij rajon, Almatynskaâ oblast'.

150 Levšin 1840 [1832], 369.

151 Modagali Yrysov, entretien du 8.7.94 à Kegen, Raimbeksij rajon, Almatynskaâ oblast'.

152 Nurbul Malbekov, entretien du 11.7.94 à Aktas, Raimbeksij rajon, Almatynskaâ oblast'.

153 Photographies prises par l'auteur le 16.10.94 à Šien, Žambylskij rajon, Almatynskaâ oblast'.

Le 16 octobre 1994, des courses furent organisées pour le tricentenaire du *batyr*¹⁵⁴ Ôtep, près du village de Šien, dans la région de Žambyl. Après la prestation d'un *aķyn*, petit-fils de Žambyl Žabaev¹⁵⁵, il y eut un *žorga žarys* de 7 km doté de trois prix (dont un taureau) auquel participèrent 7 chevaux montés par des adultes, un *taj bājge* de 12 km, dont le premier prix était

154 Kaz. *batyr* ; kir. *baatyr* : preux, chevalier, héros d'épopée.

155 Žambyl Žabaev ou Djamboul Djabaev (1846-1945) est un célèbre poète kazakh, loué actuellement comme à l'époque soviétique.

composé d'un chameau et d'un tapis, auquel participèrent 73 poulains montés à cru, dont 15 finirent la course, un *ķunan bājge* de 23 km auquel participèrent 45 poulains dont 9 seulement étaient à l'arrivée et un *alaman bājge* de 35 km, doté de 13 prix (dont un camion), auquel participèrent 92 chevaux, la grande majorité sans selle.

Les compétitions kirghizes présentent quelques divergences d'avec les kazakhes, qui sont d'ordre technique : les

concurrents montent plus souvent avec une selle et non à cru¹⁵⁶, les poulains ne courent pas avant l'âge de deux ans, les distances sont généralement plus réduites ; et d'ordre socio-économique : les prix sont moins importants. Depuis l'indépendance, le fossé n'a fait que croître entre les deux voisins dont les niveaux de vie sont très hétérogènes. Cette différence de moyens incite certains propriétaires kirghizes à engager leur champion chez leurs voisins kazakhs.



Courses dans la région de Naryn, Kirghizstan¹⁵⁷

Le 9 octobre 1994, les autorités de la région de Naryn organisèrent des courses en l'honneur d'un barde (kir. *akyn*) ayant vécu au XVIII^e siècle. A divers jeux équestres ont succédé plusieurs courses : 50 poulains de deux ans sur 12,5 km, 42 ambleurs sur 17,5 km, 103 chevaux adultes sur 32 km. L'entraîneur qui m'hébergeait remporta les trois courses. Il gagna

un yak, deux chameaux, quatre chevaux, quinze moutons, trois tapis et l'équivalent de 500 francs français offerts par un « sponsor ». Le lendemain, il avait déjà tout distribué à des parents, abattu et mangé le yak pour fêter sa victoire, ne gardant pour lui-même qu'un cheval et un tapis.



Abattage du yak gagné aux courses¹⁵⁸

156 Simakov (1984, 79) précise que les plus jeunes garçons montaient parfois à cru, pour éviter le danger d'une chute avec le pied coincé dans l'étrier.

157 Photographie prise par l'auteur le 9.10.94 près de Naryn, Kirghizstan.

158 Photographie prise par l'auteur le 10.10.94 chez Obolbek Mamytov à Ėmgekķil, Tānšanskij rajon, Narynskaā oblast'.

Depuis 2005 est organisé chaque automne un festival appelé *At čabyš* à l'initiative d'une Française, J. Ripart, désireuse de réinventer le cheval kirghize. Seuls sont autorisés à concourir les chevaux dont le modèle est conforme à un certain «standard». Aux trois courses, organisées en ligne droite et sur terrain accidenté (10 à 12 km pour les deux ans ; 13 à 17 km pour les trois ans ; 30 à 42 km en deux étapes pour les chevaux de cinq ans et plus), selon des règles inspirées des compétitions occidentales d'endurance (contrôle vétérinaire, prix de la meilleure condition, pas de jockey de moins de 16 ans pour les grandes courses, alimentation dosée selon le travail fourni, réhydratation, etc.), fort éloignées des usages locaux¹⁵⁹ – surtout si l'on songe à l'hypothèse avancée plus haut sur la genèse des *bäjge*.

Dans le nord du Turkménistan, les courses ont lieu en hiver, de novembre à avril. Les autorités turkmènes interdisent d'en organiser avant la fin de la récolte du coton, en automne. Ces courses iomoutes se courent sur une dizaine de kilomètres pour les jeunes chevaux, sur une vingtaine pour les chevaux plus âgés (25 à 40 km autrefois). Ne concourent que des mâles entiers. Les cavaliers sont des garçons âgés d'une dizaine d'années, qui montent avec ou sans selle. Les courses accompagnent souvent les noces¹⁶⁰, les fêtes liées à la naissance ou à la circoncision d'un fils. Encore fréquentes dans les années 1990, elles étaient nettement plus modestes qu'au Kazakhstan, par le nombre de participants (une dizaine environ) et les prix offerts¹⁶¹.

De fait, la valeur des prix mis en jeu lors des *bäjge* a beaucoup augmenté. Ce sont encore souvent des têtes de bétail : un chameau avec un tapis, un cheval avec sa selle, quelques moutons, parfois aussi des postes de télévision, de l'argent. Au Kirghizstan, des réfrigérateurs ; au Kazakhstan, des automobiles. Posséder et entraîner un bon coursier peut représenter l'un des plus sûrs moyens d'acquérir une voiture¹⁶². A Lugovoe, la plupart de mes interlocuteurs roulaient dans des véhicules gagnés de cette manière. A douze ans, le jeune cavalier D. Galinurov en a déjà gagné cinq ! C'est encore le propriétaire-entraîneur qui remporte le prix et décide de ce qu'il donne au jockey. J'ai vu un champion kirghize nommé Maradona (en raison de sa constitution) qui avait déjà fait gagner à son propriétaire deux voitures, douze chameaux, six taureaux, etc. M. Alybekov a changé le

nom de son coursier, croisé arabe et kazakh, en *Million*, une fois que ses gains cumulés en course ont atteint cette somme¹⁶³.

La liste des prix offerts est l'une des données essentielles des *bäjge*. C'est sur elle que se concentre l'intérêt général, plus encore que sur le nom des vainqueurs. Les récits qui relatent ces événements insistent davantage sur la générosité des donateurs, détaillant la nature et la valeur de tous les prix, que sur la dimension sportive de l'exploit (la distance est généralement mentionnée, mais pas le temps ni la vitesse, et la race du cheval n'est jamais précisée).



Maradona, avec et sans sa couverture de course¹⁶⁴

Conclusion

Les *bäjge* demeurent des manifestations de prestige, destinées à marquer tel ou tel événement. Les organisateurs, privés ou publics, en tirent une immense renommée. Mais aujourd'hui, on se ruine plus volontiers pour marier ou circoncire son fils que pour enterrer son père. Il n'est pas indifférent, pour comprendre l'évolution des cultures d'Asie centrale, où la fête occupe une place de choix, de constater que, désormais, on préfère célébrer les vivants aux morts. Les *toj* semblent avoir pris le pas sur les *as*.

L'histoire des courses reflète, à petite échelle, l'évolution économique, sociale et culturelle de la région. Sur le long terme, le détournement et la généralisation des courses, autrefois ré-

servées au culte funéraire, témoignent de la montée de l'individualisme et du déclin du culte des morts. Sur le court terme, le retour en force des *bäjge* manifeste à la fois un mouvement de renouveau national, un processus de privatisation des activités et l'apparition d'une classe privilégiée, pour qui l'organisation de grandes fêtes coûteuses, relevant du potlatch, est un moyen d'asseoir un statut social acquis trop rapidement. Ces deux derniers phénomènes se manifestent avec une force variable dans chacun des nouveaux États, au sein d'une Asie centrale où les disparités des niveaux de vie se sont fortement accrues.

159 Ferret & Toktabaev, à paraître ; Ferret, «Une facette ...»

160 Borns 1848-, III, 377.

161 Terkeš Egšemov, entretien du 15.10.95 à Achgabat à propos de la région de Tašaoz ; Hudajnazar Nureev, entretien du 18.10.95 à Guba-dag, Tel'manskij rajon, Tašauskaâ oblast', Turkménistan.

162 Entretien du 21.6.94 avec un gardien de troupeaux de chevaux au haras de

Degeres, Žambyl'skij rajon, Almatynskaâ oblast' ; Zaurbek Alybekov, entretien du 5.10.94 au haras de Lugovoj, Žambyls'kaâ oblast'.

163 Mëlis Alybekov, entretien du 15.6.94 à Tamgaly, Žambyl'skij rajon, Almatynskaâ oblast'.

164 Photographie prise le 16.7.94 au sovkhoe Issyk-Ata, Kantskij rajon, Kirghizstan.

Ouvrages cités

ABDUVALIEV, I.

- 1984 *Konnosportivnaâ leksika v kirgizskom âzyke* [Le lexique des sports équestres dans la langue kirghize], Frunze, Avtoreferat disser taciai na soiskanie učenoj stepeni kandidata filologičeskikh nauk.

ABRAMZON, S. M., G. N. SIMAKOV & L. A. FIRŠTEJN

- 1974 "Nov' kirgizskogo sela", *Sovetskaâ ètnografiâ* 5, pp. 29-45.

AKMOLDOEVA, B. B.

- 1983 *Konevodstvo v sisteme tradicionnogo hozâjstva kirgizov (konec XIX – načalo XX vv.)* [L'élevage du cheval dans le système économique traditionnel kirghize (fin du XIX^e – début du XX^e siècle), Moskva, Dissertaciâ na soiskanie učenoj stepeni kandidata istoričeskikh nauk (ètnografiâ).
1989 "Tradicii, verovaniâ i obrâdy kirgizov, svâzannye s konevodstvom" [Traditions, croyances et rites kirghizes liés à l'élevage du cheval] in *Aktual'nye voprosy ètnografii i arheologii Kirgizii. Sbornik naučnyh statej*, Frunze, Kirgizskij gos. Universitet, pp. 53-59.

AOUEZOV, M.

- 1958 [1942-1956] *La jeunesse d'Abai*, Paris, Gallimard [NRF Littératures soviétiques], trad. L. Sobolev & A. Vitez, préf. L. Aragon.
1960 [1942-1956] *Abai*, Paris, Gallimard [NRF Littératures soviétiques], trad. L. Sobolev & A. Vitez.

AUBIN, F.

- 1999 "Critères d'appréciation des chevaux dans la tradition des nomades mongols" in *Le cheval en Eurasie. Pratiques quotidiennes et déploiements mythologiques*, Paris, L'Harmattan [Cahiers de la Société des Etudes euro-asiatiques, 8], pp. 65-86.

BABADŽANOV, H. S.

- 1871 "Lošadi i ih ispytanie vo Vnutrennoj kirgizskoj orde" [Les chevaux et les épreuves hippiques dans la Horde intérieure kirghize], *Žurnal Konnozavodstva* XXX, 5-6-7, pp. 21-37 (n° 5) ; 35-48 (n° 6) ; 63-87 (n° 7).

BARMINCEV, Ū. N.

- 1948 "Opyt maksimal'nogo sutočnogo probega na lošadâh tabunnych zavodov v 1947 g.", *Konevodstvo* 2, pp. 28-31.
1958 *Èvolüciâ konskih porod v Kazahstane. Opyt zootehničeskogo issledovaniâ problemy porodoobrazovaniâ* [L'évolution des races équines au Kazakhstan. Essai d'étude zootechnique du problème de la formation des races], Alma-Ata, Kazgoizdat.

IBN BATTÛTA

- 1969 [1853-1858] *Voyages d'Ibn Battûta*, texte arabe accompagné d'une traduction par C. Defremery et le Dr. B. R. Sanguinetti, Paris, Anthropos [Textes et documents retrouvés], préf. V. Monteil, 4 t.

BLOMAC, N. de

- 1991 *La gloire et le jeu. Des hommes et des chevaux (1766-1866)*, Paris, Fayard.

BORNS, A.

- 1848-49 *Putešestvie v Buharu : rasskaz o plvanie po Indu ot morâ do Lagora s podarkami velikobritanskogo korolâ i otčet o putešestvie iz Indii v Kabul, Tatarii i Persii, predprinâtom po predpisaniû vysšego pravitel'stva Indii v 1831, 1832 i 1833 gg. ...* [Voyage à Boukhara : récit de la navigation... en 1831, 1832 et 1833...], Moskva, Izdanie P. V. Golubkova, 3 vol.

BOYLE, J. A.

- 1965 "A Form of Horse Sacrifice amongst the 13th- and 14th-century Mongols", *Central Asiatic Journal* X, 3-4, pp. 145-150.

BURES, A. de

- 1992 *La horde enracinée. Turkmènes d'Iran*, Paris, L'Asiathèque [Routes de la Soie].

DIGARD, J.-P.

- 2001 "Les courses de chevaux en France. Un jeu/spectacle à géographie variable", *Etudes rurales* 157-158, pp. 95-106.

DIVAEV, A. A.

- 1898 "Drevnekirgizskie pohoronnye obyčai" [Les coutumes funéraires anciennes des Kirghizes], *Izvestiâ obšestva arheologii, istorii i ètnografii pri Imperatorskom Kazanskom Universiteta* XIV, vyp. 1-6, pp. 181-187.

DMITRIEV, S. E.

- 1914 "Bajga u kirgizov po slučaiû smerti manapa Šabdana Džantaeva v Piškekskom uezde" [*Bajga* chez les Kirghizes du district de Piškeek à l'occasion de la mort du *manap* Šabdan Džantaev], *Izvestiâ IRGO* XLVIII, vyp. VI.

DOBROSMYSLOV, A. I.

- 1895 *Skotovodstvo v Turgajskoj oblasti* [L'élevage dans la région de Torgaj], Orenburg, Izdanie Turgajskogo oblastnogo statističeskogo komiteta.

DOR, R.

- 1975 *Contribution à l'étude des Kirghiz du Pamir Afghan*, Paris, Publications orientalistes de France [Cahiers Turcica].

DŽANTÛRIN, S.

- 1883 *Očerki kirgizskogo konevodstva* [Précis d'élevage kirghize du cheval], Orenbourg.

ELAŠVILI, V. I.

- 1968 "Iz istorii konnogo sporta v Gruzii (Hevsurskie skački 'chenn' v prošlom i nastoâšem)" [Sur l'histoire du sport hippique en Géorgie (passé et actualité des courses khevsoures dites *chenn*)], *Sovetskaâ ètnografiâ* 4, p. 104-109.

EDWARDS, P.

- 2007 "L'hippodrome, terrain de jeu aristocratique dans l'Angleterre de la Restauration", in D. Roche & D. Reytier (dir.), *A cheval ! Ecuyers, Amazones et cavaliers du XVI^e au XXI^e siècle*, Paris, Association pour l'Académie d'art équestre de Versailles, pp. 333-341.

- FEDOTOV, P. A.
1980 *Nacionnal'nye konnosportivnye igry* [Jeux et sports équestres nationaux], Alma-Ata, Kajnar.
- FERRET, C.
2004 "De l'attache des chevaux à la fécondation des femmes en passant par la cuisine. Quelques pistes pour l'exploration des notions altaïques de chaud et de froid", *Etudes rurales* 171-172, pp. 243-270.
2005 "Un espace à l'aune du bétail", *Etudes mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*, 36-37, pp. 139-162.
2006 *Techniques iakoutes aux confins de la civilisation altaïque du cheval. Contribution à une anthropologie de l'action*. Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Paris, EHESS, 3 vol.
2008 *Une civilisation du cheval. Ses usages de la steppe à la taïga*, Paris, Belin [Histoire et société].
à paraître "Des chevaux pour l'empire" in S. Gorshenina & S. Abashin (ed.), *Le Turkestan russe : une colonie pas comme les autres*, Paris, IFEAC.
à paraître "Une facette du colonialisme en Asie centrale : les courses hippiques (XIX – XXI^e siècles)".
- FERRET, C. & A. TOKTABAEV
à paraître "Le choix et l'entraînement du cheval de course chez les Kazakhs", *Monumenta Serica*.
- GMELIN, J. G.
1767 [1751-1752] *Voyage en Sibérie ... fait aux frais du gouvernement russe* [Reise durch Sibirien von dem Jahr 1733 bis 1743], Paris, Desaint, trad. M. de Keralio, 2 vol.
- GRODEKOV, N. I.
1889 *Kirgizy i karakirgizy Syr-Dar'inskoj oblasti. T. I. Ūridičeskij byt* [Les Kirghizes et les Kara-Kirghizes de la région du Syr-Daria. I. Le droit coutumier], Taškent.
- GUAY, D.
1985 *Histoire des courses de chevaux au Québec*, Montréal, VLB éditeur.
- GUERRA-HAMEL, S.
2007 "Les hippodromes : espaces, enjeux et techniques (XIX^e - XX^e siècle)", in D. Roche & D. Reytier (dir.), *A cheval ! Ecuyers, Amazones et cavaliers du XVI^e au XXI^e siècle*, Paris, Association pour l'Académie d'art équestre de Versailles, pp. 343-357.
- GUNNER, M. & M. RAHIMGULOV
1949 *Kratkij sbornik kazahskih narodno-nacional'nyh vidov sporta* [Abrégé des sports populaires kazakhs], Alma-Ata, Kazahskoe ob"edinennoe gos. izd.
- HARUZIN, A.
1888 *Stepnye očerki* [Chroniques de la steppe], Moskva.
- HÉRODOTE
1990 [1964] *L'enquête*, Paris, Gallimard [Folio classique], trad. A. Barguet, 2 t.
- IBRAGIMOV, I.
1872 "Ètnografičeskie očerki kirgizskogo naroda" [Etudes ethnographiques du peuple kirghize], *Russkij Turkestan* vyp. 2, pp. 120-152.
1876 "Očerki byta kirgizov. I. Pominki" [Etudes de la vie quotidienne kirghize. I. Cérémonies funéraires], *Drevnââ i novaâ Rossiâ* III, 9, pp. 51-63.
- KALLER, A.
1885 "Kirgizskij sposob prigotovleniâ lošadej k skačkami vo Vnutrennoj kirgizskoj (Bukeevskoj) Orde" [La méthode kirghize de préparation des chevaux aux courses dans la Horde intérieure kirghize (de Bukej)], *Žurnal Konnozavodstva* 1, pp. 57-64.
- KATANOV, N. F.
1894 "O pogrebal'nyh obrâdah tûrkskih plemen s drevnejših vremen do naših dnejj" [Sur les rites funéraires des peuples turcs des temps anciens à nos jours], Kazan', *Izvestiâ obšestva arheologii, istorii i ètnografii pri Imperatorskom Kazanskom Universiteta* t. XII, vyp.1, pp. 109-142.
- KOLOSOVSKIJ, V. P.
1910 *Lošadi Turkestana* [Les chevaux du Turkestan], Taškent, Izdanie Turkestanskogo obšestva poošreniâ konnozavodstva.
- KUŠNER [Knyšev], P.
1929 *Gornaâ Kirgiziâ (sociologičeskaâ razvedka)* [La Kirghizie des montagnes (enquête sociologique)], Moskva, Izdanie kommunističeskogo universiteta trudâših sâ Vostoka im. I. V. Stalina.
- LEVANEVSKIJ, M.
1894-1895 "Očerki kirgizskih stepejj" (Èmbenskogo uezda) [Essai sur les steppes kirghizes (Èmbenskij uezd)], *Zemlevedenie* II, 2, pp. 67-100.
- LEVŠIN, A. I.
1840 [1832] Levchine, Alexis de, *Description des hordes et des steppes des Kirghiz-Kazaks ou Kirghiz-Kaïssaks*, Paris, Arthus Bertrand, trad. Ferry de Pigny.
- MÉNAGER, H.
2004 *Géographie de l'équitation hors stade. Mutations et coalescences de sociétés et territoires*. Thèse de doctorat en géographie, Université Michel de Montaigne – Bordeaux III, 2 vol.
- MONTE CROCE, R. de
1997 *Pèrègrination en Terre Sainte et au Proche Orient. Lettres sur la chute de Saint-Jean d'Acre*, Paris, Honoré Champion [Textes et traductions des classiques français du Moyen Age].
- MOŠKOV, V. A.
1895 *Materialy dlâ harakteristiki muzikal'nogo tvorčestva inorodcev Volžsko-Kamskogo kraâ. Melodii orenburgskie i nogajskih tatar. Vvedenie. Ètnografičeskie dannye* [Matériaux pour une définition des œuvres musicales des indigènes de la région de la Volga et de

la Kama. Les mélodies des Tatares d'Orenbourg et des Nogaïs. Introduction. Données ethnographiques], *Izvestiâ obšestva arheologii, istorii i ètnografii pri Imperatorskom Kazanskom Universiteta* t. XII, vyp. 1, pp. 1-67.

- PLINE l'Ancien
1848-1850 *Histoire naturelle*, Paris, Dubochet trad. E. Littré, 2 vol.
- POL'FEROV, Â.
1890 "Skački u kirgiz Turgajskoj oblasti" [Les courses kirghizes dans la région de Torgaj], *Konnozavodstvo i konevodstvo* 46-47, pp. 733-734 (n° 46) ; 747-748 (n° 47).
- POUJOL, C.
2005 *Ouzbékistan. La croisée des chemins*, Paris, Belin / La Documentation Française [Asie plurielle].
- RADLOFF, W.
1989 [1893] V. V. Radlov, *Iz Sibiri* [Aus Sibirien. Lose Blätter aus meinen Tagebuche], Moskva, Nauka [Ètnografičeskaâ biblioteka], trad. K. D. Civina & B. E. Čistova, ed. S. I. Vajnštejn.
- ROUX, J.-P.
1963 *La mort chez les peuples altaïques anciens et médiévaux d'après les documents écrits*, Paris, A. Maisonneuve.
1966 *Faune et flore sacrées dans les sociétés altaïques*, Paris, A. Maisonneuve.
- RUDENKO, S. I.
1970 [1953] *Frozen Tombs of Siberia. The Pazyryk Burials of Iron Age Horsemen* [Kul'tura naseleniâ Gornogo Altaâ v skifskoe vremâ], London, J. M. Dent & Sons, trad. & préf. M. W. Thompson.
- SIMAKOV, G. N.
1977 "Kirgizskie nacional'nye razvlečeniâ (konec XIX - načalo XX veka)" [Les distractions nationales kirghizes (fin XIX^e - début XX^e), *Sovetskaâ Ètnografiâ* 4, pp. 79-91.
1984 *Obšestvennye funkcii kirgizskih narodnyh razvlečenij v konce XIX – načale XX v. (istoriko-ètnografičeskie očerki)* [Les fonctions sociales des divertissements populaires kirghizes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle (Essai historico-ethnographique)], Leningrad, Nauka.
- SOROKIN, N. V.
1886 "V gorah i dolinah russkogo Tân'-Šanâ", *Istoričeskij Vestnik* XXIV, 6, pp. 628-655.
- SYZDYKOVA, R. G. & K. Š. HUSAIN
2002 *Kazahsko-russkij slovar'* [Dictionnaire kazakh-russe], Almaty, Dajk Press.
- TESTART, A.
2004 *La servitude volontaire. I. Les morts d'accompagnement. II. L'origine de l'Etat*, Paris, Errance, 2 t.
- TUMUNOV, Ž. T.
1988 *Očerki iz istorii aginskikh burât* [Essai sur l'histoire des Bouriates d'Agâ], Ulan-Udè, Burâtskoe knižnoe izd.
- ÛDAHIN, K. K.
1965 *Kirgizsko-russkij slovar'* [Dictionnaire kirghize-russe], Moskva, Sovetskaâ ènciklopediâ.
- VOGAK, S.
1873 "Kirgizskaâ lošad' " [Le cheval kirghize], Sankt-Peterburg, *Voennyj sbornik* 9, pp. 87-100.
- VILKINSK, A.
1875 "Zametka o lošadâh Turkestana" [Remarques sur les chevaux du Turkestan], *Žurnal konnozavodstva* 4.
- VUL'FSON, È. S.
1913 *Kirgizy* [Les Kirghizes], Moskva, Izdanie torgovogo doma S. Kurpin [Priroda i lûdi Rossii].
- WHITNEY AZOV, G.
2002 [1982] *Bozkashi. Jeu et pouvoir en Afghanistan*, Lecoutre, Le Capucin.
- Z.
1889 "Ženšina v kočevom bytu" [La femme dans la vie quotidienne nomade], Taškent, *Turkestanskije vedomosti* 33-34, pp.128-129 (n° 33); 131-133 (n° 34).